

DOMAINE HISTOIRE CONTEMPORAINE

Julien Verdon

**« *L'arrivée de migrants
espagnols à Fribourg à
travers l'histoire orale* »**

SÉRIE : RECHERCHES
NOVEMBRE 2017

© 2017 Julien Verdon

Document préparé par le Domaine d'Histoire Contemporaine, novembre 2017

Université de Fribourg
Faculté des Lettres
Histoire Contemporaine
Bureau 4133-4135
Av. de l'Europe 20
CH-1700 Fribourg

www.unifr.ch/hc

La collection des "Working Papers Histoire Contemporaine" est une série de cahiers de recherche présentant les différents travaux menés au sein du domaine d'Histoire contemporaine de l'Université de Fribourg (Suisse). Cette collection est peer-reviewed et existe depuis 2014. Les thèmes abordés dans ces working papers reflètent les travaux de recherche encouragés ou réalisés par le personnel académique du domaine d'histoire contemporaine, soit en lien avec les enseignements ou des conférences organisés par le domaine. Le contenu de ces travaux n'engage que la responsabilité de leurs auteur-e-s.

Introduction

Depuis toujours, les sociétés ont connu des phénomènes migratoires plus ou moins importants.¹ En Suisse, la thématique de l'asile et des réfugiés occupe aujourd'hui le devant de la scène médiatique, mais aussi celle des travailleurs étrangers. A l'heure actuelle, ceux-ci et leurs familles forment d'ailleurs – et de loin – la plus grande partie des ressortissants étrangers résidant dans le pays. Depuis une trentaine d'année, les recherches à leur sujet sont passées d'un domaine d'étude pratiquement inexistant à un « *champ historique en développement* » pour reprendre l'expression de Silvia Arletta.² Celle-ci constate qu'il reste encore beaucoup à faire, surtout pour la période postérieure à la Seconde guerre mondiale, et qu'il faudrait engager « *une histoire de l'immigration dans une perspective globale, comparative et transnationale, qui mette en constante relation ses différentes dimensions* ». Le géographe Etienne Piguet regrette aussi le manque de perspective historique et le fait que la Suisse ne soit que « *rarement située dans le contexte international des pays voisins* ». ³ Pour Damir Skenderovic⁴ il existe un paradoxe entre l'augmentation de l'intérêt pour l'immigration dans la recherche et le fait que ce domaine soit encore essentiellement traité par les sciences sociales au détriment de l'aspect historique. Selon lui, le vécu des migrants, leurs réactions face « *aux attentes des institutions et acteurs helvétiques, et notamment à leurs injonctions à l'assimilation ou à l'intégration* » sont des domaines d'étude encore largement sous-exploités. C'est pourquoi il en appelle à une approche historique par le bas permettant notamment de comprendre non seulement l'impact de la société suisse sur les migrants mais également les décisions de ces derniers pour y répondre, ce qui ouvrirait « *une perspective plus pertinente et globale sur les migrants en tant qu'acteurs* » de leur destin.

A partir des années 1960', la Suisse a grandement recours à une nouvelle communauté étrangère – allophone cette fois-ci : la main-d'œuvre espagnole. Si la communauté espagnole ne représente aujourd'hui plus que quelque 4% de la population étrangère résidant en Suisse⁵, elle a connu une impressionnante progression en l'espace de quelques années, passant de 1'212 à 13'524 personnes entre 1950 et 1960, puis à 160'000 en 1972, au terme d'une croissance quasi exponentielle au cours des années soixante. Cette communauté deviendra ainsi pour une bonne vingtaine d'années – et on l'oublie souvent – la deuxième communauté étrangère de Suisse. Ils/elles ont largement contribué au développement et à la prospérité de leur pays hôte, en particulier dans les secteurs de la construction, l'industrie métallurgique et le tourisme. Pourtant, malgré le rôle crucial qu'elle a joué dans la croissance helvétique des années 1960' et début 1970', la migration de la communauté espagnole de cette époque n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études historiques.⁶ A travers notre modeste article, nous espérons apporter quelques éléments nouveaux à l'ensemble de la recherche qu'il reste à faire en ce domaine.

¹ Gérard Noiriel le rappelle en ces mots : « [...] les déplacements massifs d'individus d'un lieu à un autre ne sont nullement des spécificités du monde moderne. Il s'agit d'un processus aussi vieux que l'humanité qui a permis qu'au cours des siècles les découvertes techniques, économiques ou culturelles se diffusent sur l'ensemble de la planète. Voir : *Population, immigration et identité nationale : XIXe-XXe siècle*, sous la dir. de Dominique Borne, Paris, Hachette, 1992, p. 43.

² ARLETTA, Silvia, « Immigration et présence étrangère en Suisse : un champ historique en développement », in *Revue suisse d'histoire*, 2011, pp. 193-216.

³ PIGUET, Etienne, *L'immigration en Suisse depuis 1948 : une analyse des flux migratoires*, Zurich, Seismo, 2005.

⁴ SKENDEROVIC, Damir, « L'immigration en Suisse, une histoire en lente construction », in *Sociétés de migrations en débat*, Claude Hauser, Pauline Milani et alii (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, 2013. Voir les pp. 28 à 35.

⁵ Au 31 décembre 2016, l'Office Fédéral de la Statistique (OFS) recensait quelque 83'300 ressortissants espagnols pour 2'101'100 étrangers. Cela fait de l'Espagne le 5^{ème} pays le plus représenté en Suisse derrière l'Italie (316'500), l'Allemagne (303'500), le Portugal (268'700), la France (127'000). Informations consultées (le 27 novembre 2017) sur :

<https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/population/migration-integration/nationalite-etrangere.html>.

⁶ En Espagne, les sciences sociales et surtout historiques ont jusqu'à maintenant négligé ce champ de recherche. La période 1880-1930, moment de l'émigration outre-mer, a déjà été passablement étudiée, contrairement à la période 1945-1975.

Par ordre d'importance, ces vagues migratoires se répartissent avant tout entre la France, l'Allemagne et la Suisse – cette dernière étant tout de même le pays qui, proportionnellement par rapport à sa population, en accueillera le plus. Elle est surtout le fruit des quelque vingt années très difficiles qui ont suivi la guerre civile de 1936-1939. Pendant longtemps, l'Espagne vit de manière quasi autarcique et en marge des grandes institutions internationales. Dans les années 1950', dotée d'une économie encore essentiellement tournée vers l'agriculture, l'Espagne a davantage les caractéristiques d'un pays d'Amérique latine que d'Europe occidentale. Ses ressortissants commencent alors à retrouver des conditions de vie équivalentes à celles d'avant-guerre. Le nouveau *Plan de Stabilisation* de 1959 permet enfin au pays de se relever dès 1960, surtout grâce à l'essor du tourisme, aux investissements étrangers et... à l'émigration. L'Espagne conclut des accords avec différents pays européens pour organiser et surtout essayer de contrôler l'important flux de ses ressortissants qui partent travailler à l'étranger et envoient une partie de leur revenu aux familles restées au pays. Un tel accord est ratifié le 2 mars 1961 avec la Suisse.

Notre travail de mémoire a été l'occasion de rechercher et d'analyser des données statistiques encore peu exploitées et de proposer une approche de la perception que Suisses et Espagnols avaient les uns des autres. Dans ce texte, nous revenons sur la partie centrale de notre travail : les récits oraux de témoins arrivés en Suisse entre 1960 et 1975 – moment correspondant à la véritable formation de la communauté espagnole en terre helvétique. Ce choix s'impose de lui-même puisqu'il a été la motivation première qui a conduit à l'élaboration notre travail de recherche. Nous analysons ci-après les éléments les plus marquants de ces entretiens.

Méthodologie et questions de recherche

Nous nous sommes inspirés de divers ouvrages relevant surtout de la sociologie pour nous guider dans la constitution d'un corpus, la méthodologie pour conduire et analyser les entretiens, en particulier les ouvrages de Daniel Bertaux et Jean-Claude Kaufmann. Nous avons élaboré au préalable une grille qui confronte nos questions de recherche, les indications données à ce propos dans la littérature, en enfin les questions à poser au cours des entretiens. Le guide d'entretien a été élaboré de façon à ce que les témoins soient amenés à nous raconter leurs parcours de la manière la plus chronologique qui soit. Nous avons regroupé les questions sous cinq sections qui devaient éclairer l'ensemble des processus qui ont conduit nos témoins à émigrer, sur leur arrivée en Suisse et leur installation. Dans cet article, nous ne traiterons que sur les questions regroupées dans les trois premières sections.

- **I : Les raisons du départ.** Il s'agit ici de reconstruire les conditions dans lesquelles vivaient les témoins avant de quitter l'Espagne. La situation générale de leur lieu d'origine, leur vécu personnel (école, première profession exercée), leur vie de famille.
- **II : Le choix de la Suisse.** Comment s'est opéré le choix de venir en Suisse ? Était-ce le fruit d'une réflexion personnelle ou a-t-il au contraire été motivé par des tiers ? Quelles ont été les conditions de voyage ? Quel était l'objectif principal des témoins en venant en Suisse ?
- **III : L'arrivée en Suisse.** Comment ont-ils vécu leur entrée sur sol helvétique ? Quelles ont été les impressions de nos témoins au moment de leur contact avec les premiers représentants des autorités locales rencontrés (douaniers et autres fonctionnaires)?
- **IV : L'installation.** Comment ont-ils trouvé à se loger et dans quelles conditions ? Ont-ils reçu de l'aide et si oui de qui ? Pourrons-nous y voir l'existence de « réseaux » favorisant cette installation ?
- **V : Les rapports avec ceux qui sont restés en Espagne et l'installation (définitive ?).** Comment s'entretenaient les liens avec les proches restés au pays ? A quel moment ont-ils pris conscience que leur situation allait durer alors qu'ils la croyaient probablement provisoire ?

Echantillon de témoins

Nous avons cherché des témoins issus de la première génération, encore peu « sollicitée » par ce type de recherche. Par migrant de « première génération » nous considérons ici tout-e Espagnol-e arrivé-e en Suisse entre le début des années 1960' et 1975. Il/elle devait évidemment avoir été suffisamment âgé-e pour pouvoir se souvenir de ses conditions de vie en Espagne. C'était là nos critères de sélection, nous permettant d'admettre parmi nos témoins des personnes n'ayant pas migré avec la seule motivation de trouver un emploi. Ainsi, ce critère n'exclut pas les cas de témoins arrivés enfants. Les bornes temporelles correspondent à la période de la plus forte migration de ressortissants espagnols. Grâce aux neuf témoins rencontrés (six femmes et trois hommes dont un couple formé en Suisse, âgés de 50 à 80 ans), nous espérons avoir constitué un échantillon qui rende compte au moins partiellement du vécu de ces premiers arrivants. Les entretiens ont eu lieu en novembre et décembre 2016.

Tous nos témoins sont issus de familles modestes voire pauvres, sauf l'un d'eux, qui appartenait à la classe moyenne. Leurs familles ont souvent eu un lien étroit avec la terre. Ils ont tous vécu dans ou à proximité d'une ville de taille moyenne – quelques dizaines de milliers d'habitants – ou de grande taille – plusieurs centaines de milliers d'habitants. Quatre proviennent de la communauté autonome d'Andalousie – l'une des plus pauvres d'Espagne et qui a connu une forte émigration. Les autres vivaient en Galice, aux Asturies, dans la communauté autonome de Castille-et-León, de Castille-la-Manche ou encore dans la communauté valencienne. Ils/elles sont arrivés en Suisse entre 1962 et 1974, âgés entre 17 et 25 ans (sauf une femme âgée de 8 ans). Sept d'entre eux ont travaillé ou travaillent en Suisse dans le secteur secondaire (usine, de nettoyage) et deux dans le tertiaire. Aujourd'hui, six sont déjà à la retraite, et ils sont également six à avoir obtenu la nationalité suisse : deux par mariage avec un ressortissant suisse et quatre au terme de la procédure de naturalisation.

Questions de recherche et organisation du guide d'entretiens

Nous nous sommes en effet tout spécialement intéressés au vécu dans le pays d'origine, avant la venue en Suisse : la vie de famille, l'éducation scolaire, la formation professionnelle suivie, etc. Pourquoi quitte-t-on sa famille, ses amis, ses racines pour se rendre dans un pays perçu comme lointain ? Qu'est-ce qui pousse des femmes et des hommes à voir dans l'acte d'émigrer une solution aux problèmes qu'ils rencontrent dans leur vie quotidienne ? Le choix de partir est souvent l'aboutissement d'un processus mélangeant plusieurs facteurs tels que la pauvreté, la non-satisfaction d'aspirations économique-sociales ou même encore une volonté d'émancipation. Nous allons tenter de repérer ces diverses motivations à travers les réponses fournies par nos témoins car les conditions d'origine sont absolument essentielles pour comprendre leurs parcours migratoires. Le célèbre sociologue Abdelmalek Sayad a relevé ce point il y a déjà plusieurs décennies.⁷

Connaissant ces éléments, nous pourrions par exemple plus facilement voir si les motivations pour émigrer – même temporairement – étaient différentes selon les sexes. Le choix d'émigrer venait-il d'ailleurs du migrant lui-même et si non qui a participé au processus décisionnel menant au projet migratoire. Dans ces conditions, comment s'organisait et se passait le voyage vers la Suisse ? Nous verrons également comment était vécu le passage de la frontière et profiterons surtout de nous faire une idée sur les émotions ressenties face aux tracasseries douanières et à celles du contrôle

⁷ « Toute étude de l'émigration qui négligerait les conditions d'origine des émigrés, se condamnerait à ne donner du phénomène migratoire qu'une vue, à la fois, partielle (souligné dans le texte) et ethnocentrique : d'une part comme si son existence commençait au moment où il arrive en France, c'est l'immigrant – et lui seul – et non l'émigré qui est pris en considération ; d'autre part, la problématique, explicite et implicite, est toujours celle de l'adaptation à la société d'« accueil » ». SAYAD, Abdelmalek, « Les trois « âges » de l'émigration algérienne en France », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 15, 1977, p. 59.

sanitaire.⁸ La perception de la Suisse avant et après l'acte migratoire est-elle restée la même ? Il s'agira également de déterminer quels éléments ont prolongé la présence en Suisse de nos témoins car au départ ils ne pensaient généralement y rester que pour quelques années tout au plus.⁹ Certains chercheurs ont par exemple mis en avant la présence de la famille dans le pays d'accueil comme facteur économique diminuant l'épargne et retardant donc le retour en Espagne.¹⁰ Voilà autant de questions auxquelles nous espérons pouvoir répondre au terme de cet article qui laisse une large place aux extraits de nos entretiens avec nos témoins.¹¹

Récits de migrants

L'analyse des entretiens met en évidence le double intérêt de ces témoignages. D'une part, ils nous fournissent des informations sur les conditions extérieures, les stratégies migratoires individuelles et d'organisation socio-économique ou encore l'adaptation des individus à leur nouvel environnement. D'autre part, à travers les déclarations de témoins directs, ils nous donnent accès aux perceptions des témoins sur les processus en cours, leur ressenti et leurs émotions face à leur expérience. Ces renseignements sont précieux car nulle part ailleurs dans les sources nous ne pouvons trouver ces perceptions et celles-ci peuvent expliquer les décisions prises. Concernant la structure du texte, nous exposerons les résultats obtenus en suivant la chronologie du parcours de migration. Nous relevons d'abord les éléments convergents les plus fréquemment rapportés par les témoins, avant de proposer des détails dont ils ont gardé un souvenir plus précis ou qui les ont touchés plus particulièrement.

Un premier constat : la dureté des conditions de vie

L'un des premiers éléments qui frappe quand l'on se plonge dans le parcours de migrants espagnols des années 1960-1970, ce sont tout les profondes inégalités sociales existant dans les différentes régions d'Espagne. Ces inégalités semblent se traduire par une société à deux niveaux : celui des pauvres et celui des riches, les premiers étant évidemment nettement plus nombreux que les seconds.

Et puis on était toutes les familles avec les mêmes besoins. Il y avait toujours quelques personnes qui étaient un peu plus riches, qui avaient un peu plus de terres et ils disaient qu'ils étaient riches. Mais bon. Ou avaient des vaches. Ils étaient plus riches. *Ana, née en 1952*

Par le témoignage d'Ana, nous remarquons que la propriété était un indicateur important de distinction sociale. En effet, le fait de posséder des terres, principales sources de revenu de l'époque dans un monde encore largement rural, était un marqueur de l'appartenance sociale. Ces différences de richesse étaient bien visibles et les enfants remarquent très tôt qu'elles existent.

Bien sûr qu'après il y avait les riches du village qui allaient à l'école avec moi et puis eux bien sûr ils venaient mieux habillés que nous, ça c'est clair, il y avait des différences. A certaines places on se sentait quand même un petit peu... mais pas trop. Oui un petit peu, eux ils sont riches, nous on est

⁸ Le contrôle sanitaire a déjà été traité par Calvo Salgado : « El control sanitario de frontera en Suiza y la política del Instituto Español de Emigración en los años sesenta y setenta », in *Migraciones y Exilios*, octobre 2009, pp. 57-82.

⁹ Dans l'œuvre collective *Secondas – Secondos : le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*, le thème de la prolongation du séjour des parents espagnols – et italiens – est par exemple évoqué à travers la naturalisation de leurs enfants. Les parents dont les enfants prennent le passeport suisse sont plus facilement encouragés à rester en Suisse.

¹⁰ FERNÁNDEZ ASPERILLA, Ana Isabel, « Estrategias migratorias. Notas a partir del proceso de la emigración española en Europa (1959-2000) », in *Migraciones & Exilios : Cuadernos de la Asociación para el estudio de los exilios y migraciones ibéricos contemporáneos*, N° 1, 2000 (Ejemplar dedicado a : Migraciones : teoría e historia), p. 73.

¹¹ Par souci de rester le plus proche possible des déclarations faites par les témoins, nous avons décidé de retranscrire leurs entretiens le plus fidèlement possible, même si cela suppose de temps en temps des tournures françaises incorrectes. Les prénoms et noms des témoins ont été anonymisés. Tout élément qui rendrait trop facile leur identification a été volontairement modifié ou tu.

pauvres quoi. On se sentait un peu... injustice si on veut. C'était un petit peu injuste. Mais même ça je crois même aujourd'hui. *Sara, née en 1943*

La plupart de nos témoins nous ont donc décrit une société coupée en deux entre ceux qui possèdent en suffisance et ceux qui ne possèdent pratiquement rien – auxquels ils se rattachaient. Il faut toutefois nuancer ce clivage. Une classe moyenne espagnole existait bel et bien à cette époque :

[...] il y avait cette classe moyenne supérieure de médecins, d'avocats etc. qui vivaient bien, avec de bons salaires, et puis après il y avait les pauvres. Les employés de maison à l'époque ils vivaient en général dans la maison, qui les accueillait... ils mangeaient là, mais ils recevaient pratiquement pas de salaire, pratiquement pas de salaire. *Alejandro, né en 1939*

Toutefois, le fait que seul Alejandro – qui appartenait d'ailleurs à cette classe moyenne – la mentionne paraît démontrer soit qu'elle occupait une place discrète, soit qu'elle était considérée comme faisant partie de la classe des riches, entretenant ainsi la vision d'une société espagnole à deux classes. L'importance de la population la plus riche se reflète également dans des rapports qui font davantage penser à une relation entre dominants et dominés, comme le laisse entendre Alejandro :

La chose qui était très très frappante à l'époque c'était la quantité de riches qui possédaient les vignobles, qui possédaient les caves et la quantité de gens vraiment pauvres, qui étaient un peu comme des esclaves de ces classes riches hein. Je me rappelle que, quelqu'un qui était devenu un grand ami, c'était le surveillant d'une... propriété qui avait ma grand-mère... à qui on donnait 15 pesetas par jour. C'était l'équivalent peut-être de... 3 francs par jour. Et il avait droit naturellement au lait de la vache de là-bas, il avait la possibilité d'avoir des lapins, des... et à côté de ça le propriétaire, ça veut dire la famille de ma mère dont je faisais partie, on vivait comme des rois. Et ça c'est une chose qui... était très très très frappante en Andalousie pendant toute la période de ma jeunesse... jusqu'à pas mal de temps, c'était des gens qui tiraient le chat par la queue [pour vivre], à côté des gens qui avaient... qui étaient d'une grande richesse. *Alejandro, né en 1939*

La société espagnole de l'époque est de ce fait marquée par une pauvreté prédominante qui s'inscrit dans la description que les témoins font de l'environnement de leur lieu d'origine. La plupart ont dépeint une société encore profondément tournée vers le monde rural. Effectivement, le travail de la terre et l'élevage sont les principaux moteurs de l'économie espagnole. Bien sûr, des différences régionales existent. Certains font ressortir l'importance de l'élevage alors que d'autres concèdent l'existence de quelques fabriques¹².

Le village c'était l'agriculture. C'était... c'est une zone... où il y a que l'agriculture. Donc il y a le blé, l'avoine... oui, [...]. Sinon il y avait beaucoup de cochons. Surtout on élevait les cochons, moi, ibériques. Les *patas negras*. [...] Mais chaque famille avait ses cochons, qu'on élevait et puis qu'on mangeait ça dans l'année. Et les cochons on les nourrissait avec les glands. *Lucia, née en 1953*

Il y avait les fabricants de tonneaux, il y avait une usine qui fabriquait les bouteilles, il y avait des caves, il y avait que des caves partout. Et à la campagne il y avait pas de céréales ou peu, c'était des vignobles partout partout partout partout. Et toute la vie tournait... toute la ville, administrative et industrielle tournait autour de ça. *Alejandro, né en 1939*

Malgré ces nuances locales, nous pouvons retenir de ces descriptions la dureté du labeur qui requérait le concours de nombreuses mains, surtout des hommes à cause de la pénibilité des tâches. Dans les Asturies, l'une des principales zones minières, l'économie locale paraît devoir beaucoup à ce secteur. Trois de nos témoins ont eu un père, un frère ou encore des connaissances ayant travaillé à la mine. Même si le métier de mineur était plus intéressant économiquement, le labeur est non seulement plus exigeant physiquement, il est aussi plus dangereux pour ceux qui s'aventurent sous

¹² Sara nous renvoie à une région de l'Espagne – les Asturies – plus favorisée économiquement grâce à la présence de plusieurs grandes usines qui offraient beaucoup de places de travail aux habitants de sa région.

terre, sans compter les risques pour leur santé et l'apparent manque de respect des lois sur le travail de la part des employeurs.

Bof, non mon père il gagnait pas... ils gagnaient bien ceux qui entraient à la mine. Mon père il était dehors parce qu'il voulait pas entrer à la mine. C'est-à-dire, lui il rentrait à la mine parce que lui il s'occupait des wagonnets. C'est lui qui s'occupait de les rentrer jusqu'au fond où travaillent les ouvriers. Et puis après il reprenait ces wagonnets et il les sortait dehors. Et puis voilà, il faisait ça. Mais dedans à la mine j'ai un frère qui a fait *picador*. Lui il gagnait beaucoup, parce que c'était ceux qui gagnaient le plus. Mais souvent il venait malade des poumons alors mon frère il a pas fait long. Il voulait pas devenir malade. Il avait déjà des copains qui commençaient à tousser [...].
[...] Mais il y a eu beaucoup de morts aussi. Ça on oublie. Moi j'avais perdu un voisin qu'il avait 15 ans. Il avait même pas le droit d'aller à la mine mais ils trichaient un peu, ils prenaient quand même les jeunes. Parce que normalement je crois qu'ils devaient... la mine c'était à partir de 16 ans à ce moment ou je crois, si je me trompe pas. Et puis combien ils sont morts, c'était des gamins. *Sara, née en 1943*

La pauvreté ambiante est encore accentuée par des situations familiales économiquement fragiles en raison du nombre souvent élevé des enfants. Ces familles doivent souvent composer avec des logements inadéquats pour accueillir autant de monde et dans lequel se côtoient parfois plusieurs générations, des grands-parents aux petits-enfants.

Nous on était 6 personnes dans une situation vraiment mal parce que on habitait dans une chambre donc je, on devait se déplacer, j'avais mes grands-parents qui habitaient en haut, les autres en bas et puis on devait se déplacer parce que dans la chambre où on habitait il n'y avait pas la place pour être tout le monde. Donc c'était vraiment... On avait seulement... Mes parents ils avaient le lit, parental, et puis après les enfants on devait aller ailleurs chaque fois pour dormir. C'était comme ça. On devait descendre les escaliers pour aller à un autre étage. *Pablo, né en 1951*

Plus on remonte dans le temps, dans les années qui ont suivi la guerre civile espagnole de 1936-39, plus les conditions de vie ont été dures, comme nous le rapporte par exemple Carlos, le seul de nos témoins qui déclare ne pas avoir eu une enfance heureuse – et accessoirement le plus âgé d'entre eux.

Les jouets que j'avais c'était mon père qui les fabriquait, qui les faisait. Parce qu'on n'avait pas les moyens pour acheter des jouets à cette époque-là, 1938. Même jusqu'en 1950 l'Espagne elle a pas commencé à bouger un petit peu. En 1950 et quelque chose. [...]
Pour moi, le jour de mon anniversaire, on n'avait rien (ému). [...] J'ai pas eu une enfance heureuse. Pas du tout. J'étais toujours... j'étais obligé de me priver de tout. *Carlos, né en 1936*

Une économie familiale où chacun doit faire sa part

Mais malgré des conditions d'existence souvent rudes, tous nos autres témoins déclarent avoir connu une belle enfance où les liens familiaux sont très importants, même si cela n'empêche pas les chamailleries habituelles entre jeunes frères et sœurs. Les fêtes qui égrainent l'année sont autant d'occasions de se réunir avec la famille élargie, cousins et grands-parents notamment. Ces affirmations sont également valables au niveau de la communauté locale dans laquelle on connaît souvent bien ses voisins et avec qui on partage facilement des moments dans une société qui offre généralement peu de loisirs à ses membres.¹³ C'est ce qui ressort dans l'ensemble des déclarations : des moments simples mais heureux entre proches.

Nous étions 8, avec mes parents 10. 6 filles et 2 garçons. Ma famille on était très... très, très pauvres mais on était tous ensemble, on était tous noués, on arrivait le soir... on était tous ensemble autour

¹³ Les récits de Carlos et Alejandro nous montrent que le cinéma faisait partie des loisirs courants et accessibles à une bonne partie de la population. Lucia nous parle quant à elle d'une vie communautaire rythmée par l'Eglise et les fêtes religieuses. Quant à Sara, elle s'inscrit en porte-à-faux de ce à quoi nous nous attendions en nous faisant le portrait d'une société asturienne riche en événements sociaux.

de la table même si on n'avait presque rien mais on était tous autour de la table, tous avec mes parents. *Laura, née en 1944*

Et puis c'était sympa parce qu'on vivait, c'était un petit village et puis on se connaissait tous et puis on était contents. D'un côté on était contents, on jouait toujours dehors et on était presque de la même famille tout le village. Et on était contents dans les fêtes et puis bon, j'sais pas. [...]

Et puis après l'école on allait toujours jouer dehors. Toutes toutes les journées dehors. On était bien, moi je trouve... j'étais bien là-bas. Tout le monde se connaissait. On était tous des amis. On était tous des amis. Voilà. *Ana, née en 1952*

Les soucis financiers des parents n'effacent pas l'harmonie familiale. Ils rendent au contraire les enfants attentifs aux besoins vitaux de leurs familles. Le père est souvent le principal pilier financier de la famille et travaille beaucoup alors que la mère, même si elle donne de sa personne pour gagner de l'argent, est souvent décrite comme « mère au foyer » par les témoins.¹⁴ Ce qui nous montre que la société de l'époque fonctionne encore largement grâce à une répartition traditionnelle des tâches entre sexes. Cette séparation entre hommes et femmes s'observe à travers des assertions comme « [...] mais sinon c'était le père au bistrot et puis la mère à la maison quoi (rire) » (Lucia) ou encore « C'était comme ça, ils [les hommes] sortaient du travail, ils allaient tous boire leur verre, c'était différent quand même » (Sara). Autre élément : lorsqu'ils travaillent aux champs, beaucoup de ces chefs de famille s'occupent de terres qu'ils ne possèdent pas toujours et tirent donc un maigre bénéfice de leur travail.

Oui, il travaillait pour quelqu'un d'autre mais pas pour lui. Vous savez, il partait... on le voyait seulement le soir, il partait très très tôt et puis il venait tard le soir. Et puis des fois il devait rester à garder les animaux, il dormait même là-bas, il venait, il mangeait et puis il repartait de nouveau. *Laura, née en 1944*

Ma famille c'était des petits agriculteurs qui labouraient la terre, bien sûr. Et voilà, on vivait de ça. Mon père travaillait la terre, ma mère était à la maison, bien sûr, classique, très classique. *Lucia, née en 1953*

Dans ces conditions, l'équilibre financier de la famille est précaire. Pour s'en sortir, pratiquement toute la famille doit mettre la main à la pâte. Les enfants entrent alors très vite dans le monde du travail. Tous nos témoins ont été à l'école mais cette période n'a généralement pas dépassé celle de la scolarité obligatoire, c'est-à-dire jusque vers l'âge de 12-13 ans en moyenne. En outre, la fréquentation de l'école n'est pas toujours optimale lorsqu'il faut aller gagner quelques sous pour la famille. Le fait que leurs parents les sortent de l'école pour leur permettre de travailler un peu à côté souligne bien l'immense besoin dans lequel se trouvent ces familles.¹⁵ Le sacrifice des plus âgés à tous les échelons, parents comme enfants, offre parfois l'occasion aux plus jeunes de la fratrie de mieux s'en sortir. En même temps, ce geste de profonde solidarité est si fort que même après la fondation de son propre foyer on se sent encore redevable envers sa famille, ceci impliquant un soutien qui perdure encore après avoir quitté le domicile de ses parents.

Mes frères, en ce moment-là c'est pas comme aujourd'hui chacun pour soi, en ce moment-là ceux qui travaillaient les frères et sœurs, même en étant mariés hein. Ma sœur qu'elle était mariée elle nous aidait. *Sara, née en 1943*

Ce qu'on gagnait c'était pour les autres donc eh. Par exemple, la seule personne qui a pu faire des études chez nous c'était le dernier, mon petit frère. Mon frère. Lui il est enseignant donc. Mais c'est un peu tous qu'on a dû de coopérer pour que lui il arrive à ça donc. *Pablo, né en 1951*

¹⁴ Certains témoins ont notamment relevé que leurs parents ont dû très tôt se mettre au travail et n'ont donc pas ou peu été à l'école. En ce sens, même si nos témoins – nous y viendrons – ont souvent eu une scolarité courte et commencé très vite à travailler, nous pouvons déjà à ce niveau observer un bond important d'une génération à l'autre.

¹⁵ Nous reviendrons plus en détail sur le rapport de nos témoins à la scolarité et à leurs débuts au travail un peu plus loin.

Un essor économique peu perceptible

A ces situations précaires s'ajoute la lenteur des développements que connaissent les différentes régions d'origine de nos témoins. Nous nous attendions en conséquence à ce que ces éléments apparaissent lors de nos discussions. Cependant, au vu des entretiens récoltés, il nous faut notablement nuancer cette vision d'une Espagne effectuant sa mue économique. Nous avons dit plus haut que nos témoins avaient une mauvaise opinion de la situation générale en Espagne. Lorsque leur sont demandés quels changements ils ont observés dans leurs régions dans les années 1960', ils ne semblent pas avoir noté ce bouleversement relevé dans les divers ouvrages généraux que nous avons consultés pour notre travail et dans lesquels on décrit les profondes transformations et la nette amélioration socio-économique que l'Espagne traverse. Les conditions semblent parfois même empirer – ainsi Ana : « *Non, non. Non, non. Détériorées plutôt. Oui, détériorées plutôt, voilà. Les gens voulaient plus travailler dans les champs et puis alors...* ». Ce qui marque surtout ces changements c'est l'acquisition de biens de consommation nouvellement arrivés dans la région : la radio, la télévision, la voiture. Mais ces biens sont encore rares. Le travail aux champs est aussi grandement facilité par l'achat de nouvelles machines sans pour autant que celles-ci soient toujours bien vues par les autochtones.

Oui, le tracteur, il a commencé. Après, après, mais moi je pense que j'ai vu, après une année que nous on était là [en Suisse] il y avait la machine qui faisait tout. Elle ramassait les graines, elle les nettoyait, elle les mettait déjà dans les sacs, donc ça oui, ça je me rappelle, que commençaient à venir ces machines. Je me rappelle ce que disaient des personnes âgées, ils disaient que « pourquoi mais pourquoi ? ils veulent enlever les places de travail ». Ça c'était déjà à l'époque [qu'on disait ça].
Laura, née en 1944

Des voitures ?... Il y en avait des ânes, (sourire) il y en avait oui je me rappelle là il y en avait une personne qui en avait un taxi [...].
Pablo, né en 1951

[...] quand j'étais petit, la seule voiture dans la ville [...] c'était une voiture, merveilleuse, qui était la Fiat Balilla de mon père qu'il utilisait pour faire les visites à domicile et puis les visites dans les villages autour, et elle arrivait en pressant à fond à 35-40 km/h, il fallait ajouter de l'huile. Je me rappelle quand on était plus grands, j'avais peut-être 17-18 ans, mon père a acheté une voiture qui arrivait à 100 km/h, c'était une chose absolument incroyable. Et des voitures, de façon générale, c'est peut-être dans les années 50' qu'on a commencé à pouvoir acheter des voitures dans la région. Non l'Andalousie était très pauvre, c'était considéré comme une région de l'Espagne où étaient que les plus pauvres.
Alejandro, né en 1939

Ce dernier témoignage nous montre que certains ont pu jouir de ces biens déjà avant les années 1960'. La possession de l'un de ses biens est surtout une occasion pour se réunir chez l'heureux nouvel acquéreur.

L'arrivée de la télé oui. Je me rappelle quand elle arrivait, c'était en blanche et noir, oui. Elle s'appelait Marconi. C'était pour tous les voisins donc. Une personne qui achetait la télé après tous les voisins ils allaient voir la télé chez le voisin hein. Ouais ouais tout le monde il était là-bas hein. Ouais, c'était pas comme ici, pas comme maintenant quoi.
Pablo, né en 1951

Des améliorations ont lieu mais elles se font discrètes. Cela s'opère par exemple par l'implantation d'usines qui fournissent de nouveaux emplois à la population locale, mais trop tard dans le cas de nos témoins qui ont quand même dû partir ailleurs pour trouver un travail rémunéré et fixe.

Elles se sont installées oui. Des fabriques de chocolat, fabriques de biscuits et puis il y avait la fabrique de sucre. Oui oui, elles se sont installées après [que je sois partie].
Laura, née en 1944

Migrations des campagnes vers les villes

Mais la situation est tellement mauvaise que plusieurs se souviennent du fait que des Espagnols quittent leur localité pour se rendre dans une autre en espérant y trouver des conditions de vie meilleures. Ces mouvements migratoires internes, mentionnés par la littérature générale, nous ne pensions pas qu'ils ressortiraient aussi clairement de la mémoire des témoins. Ils sont tout à fait révélateurs d'une société qui va mal. Les descriptions fournies relatent le désintérêt pour le dur travail de la terre. Les gens quittent leur milieu agricole pour se rapprocher des centres urbains, plus prometteurs à leurs yeux. Ces départs signent parfois l'arrêt de mort de certaines communautés qui voient leurs habitants se disperser au gré des opportunités de travail qui s'offrent à eux.

L'évolution c'était l'émigration qui a commencé parce que petit à petit, comme c'était une zone rurale, purement rurale, il y a eu quelques années de très très mauvaises récoltes, des années de sécheresses très très fortes et ceux qui avaient des petits terrains, qui pouvaient pas vivre de ça, ben ils ont commencé à émigrer. D'abord en Espagne, ils sont partis à la ville, ou aux grandes villes, Madrid, Barcelone, Bilbao San Sebastián, donc les centres d'industries. Et, quand les frontières se sont ouvertes, à l'extérieur, France, Suisse Allemagne. C'était les 3 pays vraiment d'émigration.

Lucia, née en 1953

[...] ils ont commencé peut-être avant. Avant 1960 les gens ils ont commencé à partir. Parce que l'agriculture c'est vrai que c'était très pénible et puis les gens, il y avait beaucoup de travail à Barcelone, il y avait beaucoup de travail à Madrid, dans les grandes villes. Et puis les gens ils ont commencé à partir petit à petit. Ils partaient pour travailler et pour [y] rester. A Madrid, à Barcelone, à Bilbao. Oui. D'abord ils partaient les parents et puis après ils prenaient toute la famille et puis c'est toute la famille qui est partie. Et puis ça a commencé comme ça et puis maintenant le village il est presque vide. Il y a plus personne. Il y a moins [que] 30 familles peut-être, pas plus. [...]

Ils voulaient pas travailler dans les champs. Ils voulaient pas. Ils voulaient faire la même [vie] qu'ils faisaient avant mais c'était trop dur et c'était trop pénible et puis ça valait pas la peine. Quand vous partez à Barcelone il y avait un travail dans une fabrique, vous avez une paie mensuelle, c'était important ça. Ça c'était très bien à côté de [ce] que on avait là-bas. *Ana, née en 1952*

Ces migrations internes sont pourtant loin d'être faciles à vivre même si elles ont lieu à l'intérieur d'un même pays – qui connaît, rappelons-le, des différences régionales marquées, avec l'usage de langues variées. L'une de nos témoins, Sara, nous a ainsi parlé en détail de la migration de sa famille de Galice en Asturies. Son père y part le premier accompagné de sa sœur et son frère aînés. Le reste de la famille dont Sara suivra plus tard. Ces deux régions, pourtant voisines, observent un contraste plutôt frappant lors du passage de l'une à l'autre. La famille de Sara améliore très sensiblement sa qualité de vie. Cela n'empêchera pas des propos racistes à leur rencontre.

Ma famille en Espagne c'était déjà des émigrés pour commencer, je crois qu'on est une famille assez pour... pour partir pour travailler pour changer quoi. Alors mes parents ils sont partis de la Galice au nord en Asturies. On n'a pas pu être tous en même temps, c'est pas possible parce que... il faut déjà... Mon père il a trouvé du travail, mais après il a pris le plus grand, comme ça. Moi je suis née juste après la guerre civile et puis la guerre civile vous savez ce que c'est, c'est dur hein. Alors là on avait encore des bons pour aller chercher le pain, parce que c'était comme ça, il y avait pas pour tout le monde je pense je sais pas. Et puis voilà, nous on est arrivés en Asturies, on était presque comme quand je suis arrivée ici en Suisse, on était des étrangers hein, même chez nous. [...]

Mais comme je vous disais il y avait beaucoup d'étrangers, c'est-à-dire des Espagnols qui venaient d'autres régions. Alors là-bas ils nous disaient « ah toi... », vous savez, il y a un mot que pour nous c'est pas gentil, « coreano », comme la Corée quoi, je sais pas, j'ai jamais su pourquoi. Il nous disait « coreano coreano » mais méchant voilà comme ça, à nous et puis aux autres qui venaient de l'Andalousie. Il y en avait beaucoup beaucoup hein. Et alors ça ça m'est resté un peu. Sinon après voilà on a fait notre vie là, [...]. *Sara, née en 1943*

Une entrée précoce dans la vie active

Nous avons relevé plus haut que les difficultés financières que traversaient nombre de familles espagnoles – en raison des conditions de vie générales décrites au point précédent – les obligeaient à faire entrer rapidement leurs enfants dans le monde du travail. Nous allons revenir ici un peu plus longuement sur leurs déclarations à ce sujet car cela va nous montrer que ces situations ont pu avoir un poids conséquent sur les aspirations sociales de nos témoins. Celles-ci sont souvent refoulées ou tempérées au profit de la famille qui bénéficie d'un supplément de revenu grâce au travail précoce de l'enfant.¹⁶ Tout d'abord, remarquons qu'une différence s'observe entre le type d'activité des jeunes selon qu'ils sont filles ou garçons. En effet, les témoins femmes ont souvent rapporté avoir été filles au pair, avoir fait des ménages ou encore de la couture. Si cela rapporte un peu d'argent, la satisfaction n'est pas au rendez-vous.

- 12 ans, 12 ans et demi, pas plus. Pas... non j'avais pas 13 ans, non non non non non. Il y avait les enfants ou aller acheter quand nous les riches ils nous demandaient d'aller à faire les choses que ces enfants [de riches] ne voulaient pas.

- *C'était dur comme travail ?*

- Vous savez, peut-être que quand on est enfant, c'est pas que c'est dur, c'est humiliant (souligne le dernier mot). Voilà.

- *Qu'est-ce qui était humiliant ?*

- Il y avait faire du travail que moi j'ai fait pourquoi il le fait pas sa fille ?

- *C'était du ménage... ?*

- Non, on gardait même les enfants ou faire... qu'est-ce que je voulais vous dire ?... peut-être il y avait des feuilles devant la porte, il te disait de les balayer, sa fille regardait. Avec le ménage alors ça c'est humiliant. Voilà. *Laura, née en 1944*

Moi je faisais des broderies, voilà, jusqu'à quand je suis venue ici. Je gagnais un tout petit peu d'argent mais pas grand-chose. [...]

C'est-à-dire qu'il y avait une dame qui nous donnait du travail. Nous on faisait et puis on lui donnait à elle. C'est des représentants qui venaient et puis après ils prenaient les... le travail. On faisait pour les tables, des nappes, avant c'était en étoffe. Et puis aussi pour les lits, des draps pour tout. *Ana, née en 1952*

Vous savez moi je faisais les commissions pour les femmes de mineurs parce qu'ils pouvaient payer. Ils donnaient quelques sous pour nous pour aller leur chercher les commissions. *Sara, née en 1943*

Mais il ne s'agissait pas d'effectuer un apprentissage à part entière, en tout cas pas pour les filles qui paraissent avoir été formées sur le tas. C'était souvent des petits boulots mal rémunérés au cours desquels ils ne recevaient pas une réelle formation. C'était le cas même lors de l'apprentissage, formation qui a semblé plus facilement être l'apanage des garçons. Malgré le fait que certains travaux requéraient une certaine force physique, on leur a confié des tâches pénibles. Ainsi, Pablo qui a commencé un apprentissage de tapissier-décorateur à 12 ans se souvient d'avoir dû livrer des meubles en les transportant à travers la ville. Le fait qu'il ne se soit rendu compte que bien plus tard à quelle vitesse il a été confronté aux mondes des adultes est révélateur d'une pratique – le début très jeune d'une activité lucrative – qui devait être fréquente dans le pays ibérique. En outre, il est intéressant de constater que ce témoin nous offre là sa relecture *a posteriori*.

- A 12 ans, oui oui. Non ça j'ai travaillé à 12 ans je me rappelle bien. Ouais, parce que, les jeunes d'aujourd'hui, quand je regarde mes petits-enfants qui sont, qui sont... justement, 8 ans et puis je me... je vois et puis je dis « mon Dieu 8 ans »... quand j'avais 12 ans j'étais vraiment un gamin, ouais. C'est là que je commence à m'identifier avec l'âge et puis les choses.

¹⁶ Pablo, Sara et Carlos ont par exemple dit avoir commencé à travailler entre 12 et 15 ans.

- *C'était dur de travailler à 12 ans ?*

- C'était très dur. Parce que je peux vous raconter que... normalement il n'y avait pas autant de choses mécaniques comme maintenant donc... je, j'ai travaillé dans la tapisserie comme je vous avais dit et puis, nous on devait aller transporter un fauteuil ici sur le dos avec tout ça. Et puis, c'était affreux ça qu'on n'arrivait pas à pouvoir se décharger de ce fauteuil-là jusqu'à quand on arrivait presque en place. Oh bien sûr, on était trop fatigués, on demandait à quelqu'un qui passait « s'il-vous-plaît vous pouvez nous donner une main pour charger le fauteuil ? ». Et puis après on montait de nouveau ici. Donc c'est comme ça qu'on connaissait les choses. Donc c'était très dur oui. *Pablo, né en 1951*

Des travaux souvent durs et mal payés...

A ces tâches pénibles s'ajoutent des conditions de travail qui ne pouvaient qu'augmenter l'insatisfaction qu'ils ont dû ressentir alors qu'ils étaient (très) mal payés pour celles-ci. A travers les déclarations des témoins on perçoit souvent la fierté de l'ardeur au travail – on le voit par exemple dans les propos de Carlos : « [...], *j'ai toujours aimé travailler. J'étais fils d'un travailleur et pour moi être travailleur pour moi c'est un titre. Etre travailleur, on est capable. Pour moi c'est déjà pas mal* ». On ne peut que mieux saisir leur désappointement quand ce travail se révélait ingrat et empêchait la personne de progresser, d'être satisfaite d'elle-même. C'est très perceptible quand l'on regarde en particulier le cas de Carlos – le plus éloquent à ce sujet – et qui, lui aussi, nous donne une analyse après-coup de ses conditions d'engagement et de rémunération en « professionnel du monde du travail » – pourrions-nous dire – qu'il est devenu au cours de sa vie. Après avoir commencé un apprentissage de radioélectricien dont il a été déçu parce qu'on ne lui apprenait rien, il se tourna pour un temps dans le domaine de l'alimentation dont il est encore plus critique avant de chercher un autre apprentissage.

- On travaillait gratuite, on nous donnait pas un sou. Même pas pour les dimanches, rien du tout. [...]. J'ai dit à mon père « écoute je fais rien ». Après, après j'ai fait encore un autre apprentissage, dans une épicerie, magasin d'alimentation. Et là j'ai bossé dur, mais je me rappelle bien du salaire : 10 pesetas par jour. 10 pesetas à l'époque. [...] je pense c'était autour dans les années 1952, par là autour. Là je travaillais dur et j'ai fait... j'ai fait, aussi, 2 ans, 24 mois, on me payait, oui, 10 francs, 10 pesetas par jour. Mais là on commençait à 9 heures du matin, on faisait de nouveau la pause, c'était jusqu'à 14 heures, 9 heures-14 heures et après c'était 16 heures, 16 heures jusqu'à 21 heures. Parce que le commerce de détails dans l'alimentation c'est les pires partout. [...]

- *Et votre salaire, vous le gardiez pour vous ou vous le donniez à votre famille ?*

- Mon salaire, je vais vous expliquer, c'est tout simple. Je gagnais 10 pesetas. Alors, prendre le transport public depuis [...], où je travaillais, c'était 2 pesetas, par voyage. 2 ça fait 4 pesetas, ça c'était 5 pesetas par jour, le transport, et je gagnais 10. Et après donc sans compter le repas que ma mère elle devait me préparer. C'est-à-dire que je ne gagnais pas encore, même pour me payer ce que je mangeais. Le salaire c'était... rien. Beaucoup de monde travaillait pratiquement pour rien et puis d'autres... Parce que même, là, cette entreprise-là, on m'a pas déclaré, on m'a mis au noir. [...] les 2 [ans] que j'ai travaillés dans l'alimentation j'avais pas cotisé donc seulement j'aurais dû avoir 13 années de cotisation pour l'Espagne. Donc c'est 2 années perdues. *Carlos, né en 1936*

Ce témoignage nous renvoie à la question des salaires perçus par nos témoins. Nous avons bien pensé qu'ils seraient peu conséquents. Nous ne pouvons toutefois qu'être surpris devant les tout petits montants énoncés. Dans le cas de Carlos, nous voyons bien qu'il lui était impossible d'effectuer des économies. On a même réussi à ne pas lui verser les cotisations sociales auxquelles il avait droit, à tel point que la retraite qu'il touche aujourd'hui est inférieure à celle à laquelle il aurait dû avoir droit si son travail avait été déclaré. Carlos en est bien conscient. Il apparaît clairement que l'on profitait largement de ces petites mains qui n'avaient de toute façon pas tellement le choix et étaient bien forcées d'accepter ce qu'on leur donnait. Cela se voit dans le témoignage de Laura qui ne touchait presque rien de ses activités de fille au pair.

Oui mais vous savez ils... c'était pas une paie qu'ils nous donnaient. Si vous voulez le salaire c'était 2 ou 3 pesetas que c'était à mes parents qu'on les donnait, donc ça c'est pas payé, ça je peux vous dire. Mais il y avait pas les droits non plus parce qu'on était mineurs et puis ça ça profitait surtout aux riches d'ici comme ça, tout ça. Voilà. *Laura, née en 1944*

Nous pouvions aussi nous attendre à ce que ces salaires profitent à la famille. Nous ne nous attendions pas pour autant à ce qu'ils soient souvent versés dans leur intégralité aux géniteurs des témoins. Ce comportement est cependant perçu comme tout à fait normal. Il souligne bien les liens très forts qui unissent la famille. Le témoignage de Paula va en tout cas dans ce sens.

- Oui, c'était rien du tout, je crois que c'était 2-3000 pesetas par mois, je me rappelle plus tellement.
- *Ce salaire il était pour vous ou... ?*
- Non. Ce salaire il était pour ma mère, pour la famille.
- *C'est elle qui le touchait directement ?*
- Non. C'est moi qui lui donnait.
- *Vous lui donniez tout ?*
- Oui.
- *Ça vous paraissait normal ?*
- A ce moment-là oui, c'était... je crois qu'on était tous comme ça, on avait un tel besoin dans les familles que c'était normal disons. *Paula, née en 1956*

Le fait de donner tout ou partie de son revenu à sa famille est une pratique largement rapportée par nos témoins. Plusieurs continueront d'ailleurs à le faire une fois arrivés en Suisse, pour un temps au moins. Ce qui n'a finalement rien de surprenant puisque l'acte migratoire, surtout dans le cas des femmes – et nous aurons l'occasion d'y revenir – est une décision souvent prise à plusieurs.

... qui font écho à une scolarité courte

La pratique précoce d'une activité lucrative doit maintenant nous faire revenir sur la courte scolarité qu'ont connue la plupart des témoins. Sachant quelles étaient les conditions de vie dans l'Espagne des années 1940' à 1960', nous pouvions nous attendre à ce qu'ils n'aient pas assidûment fréquenté les bancs de l'école. Nous ne pensions pas pour autant que certains y auraient autant fait défaut. Dans nos recherches préparatoires, nous ne nous sommes pas intéressés en détail aux programmes scolaires espagnols de l'époque. Mais en suivant les déclarations de nos témoins nous pouvons voir que la scolarité obligatoire devait durer environ 6 ou 7 ans et que les jeunes Espagnols allaient à l'école de l'âge de 5-6 ans à 12-13 ans environ avant d'entrer véritablement dans le monde du travail – à moins qu'ils aient eu la possibilité de poursuivre leurs études par la suite. Pourtant, tous n'ont pas pu suivre ce schéma, cela pouvait être en raison du fait que certains parents ne voyaient pas en quoi aller à l'école pouvait apporter quelque chose à leur progéniture ou même parce qu'il y avait un manque d'infrastructures dans certaines régions.

Pas beaucoup, moi j'ai pas fait beaucoup. Mes deux sœurs, les dernières, oui. Elles ont fait l'école quand même normale. Eux elles ont fait. Mais nous on venait de la Galice, et puis après la guerre... l'école c'était loin. On devait faire... dans le village où je suis née il y avait pas l'école. *Sara, née en 1943*

Et comme je vous disais avant que ma mère elle me disait « il faut pas aller à l'école parce qu'il fait froid », alors ce qui veut dire quand je suis allé à l'école, je savais déjà lire et écrire. Il faut pas me demander comment j'ai appris, mais avec les journaux. Tout seul, comme ça. Rien d'autre.¹⁷ Donc, j'ai commencé à aller à l'école c'était en 1946-7 j'ai commencé à aller à l'école. Et naturellement c'était une école publique parce que mes parents n'avaient pas les moyens économiques. *Carlos, né en 1936*

¹⁷ La grande envie d'apprendre de Carlos en général se reflète bien dans ses qualités d'autodidacte.

Remarquons tout de même que ces deux témoignages ont été recueillis parmi nos témoins les plus âgés qui ont un meilleur souvenir de la situation du pays juste après la guerre civile. La situation s'est probablement améliorée par la suite. C'est du moins ce que l'on en retient à travers l'exemple d'Ana dont la mère était très satisfaite de l'enseignement reçu par ses enfants au point de s'assurer qu'ils ne manquent pas les cours contrairement à d'autres parents.

Ma mère elle était fière de l'école et puis on manquait jamais à l'école. Non. Il y avait des mamans qui faisaient pas aller les enfants à l'école s'il y avait quelque chose à faire. Mais elle, elle nous a jamais pris, on n'a jamais manqué à l'école. Ça c'était bien. *Ana, née en 1952*

Filles et garçons suivent généralement les cours dans des salles séparées, quand cela est possible. La rigueur est souvent de mise : « *Ça se passait bien mais ils nous tapaient* » (Ana). Et le rôle de l'Église est encore bien présent dans l'enceinte de l'école : « *on arrivait le matin et il fallait faire une prière, on finissait prières et prières et prières et prières, tout ça* » (Carlos). Ceux qui le pouvaient, comme Lucia, allaient dans des écoles privées qui offraient une meilleure scolarité à ceux qui avaient la chance d'y aller : « *tous ceux qui pouvaient se permettre envoyaient les enfants à l'école privée parce que [...], l'école nationale était... bon, une catastrophe* » (Lucia). Plusieurs âges se côtoyaient dans les mêmes classes. Si nous pouvions nous attendre à entendre parler de classes nombreuses : « *On a été 30 (par classe). Une dame pour les filles et un monsieur pour les garçons. On faisait la différence avant. Tous, les filles, on avait les tresses* » (Ana) ; certains chiffres avancés sont tout de même impressionnants de par les effectifs qu'ont connus certains témoins.

Oui c'était des grandes classes je peux pas vous dire de combien... mais en tout cas plus de 50 élèves hein. C'était tout le village quoi. Seulement c'était des classes... bon une pour les filles et une pour les garçons, donc c'était séparé les classes hein. *Paula, née en 1956*

Un autre élément qui nous a surpris dans les déclarations recueillies est la grande satisfaction dont nous ont fait part quelques-uns quant à la qualité des cours reçus à l'école. Nous pensions que les impressions qu'en auraient gardées les témoins auraient été beaucoup plus mitigées. Force est de constater que cela n'a pas été le cas. Parfois très enthousiastes à l'évocation de ces souvenirs, certains sous-entendent même que l'enseignement qu'ils ont suivi était bien meilleur que ce que l'on peut observer aujourd'hui. Ils n'ont pas ou peu de regard critique sur cet enseignement qui est au fond très « traditionnel » au sens d'un apprentissage par cœur des leçons comme on pouvait alors l'observer dans d'autres pays.

Ah l'école, c'était très bien. Et puis vraiment on a appris énormément de choses. Ça allait plus vite que je pense... ils m'ont appris... on a appris beaucoup de choses plus vite que les enfants ils apprennent actuellement. Parce que vraiment les choses ça allait beaucoup plus vite. Donc, pour les années que j'avais fait l'école, je pense que j'ai appris énormément de choses. Et puis vraiment on devait apprendre parce que les profs qu'on avait c'était vraiment des profs qui poussaient. Bon, la seule chose qu'on avait pas tellement c'était les loisirs, ça on connaissait pas hein. Donc c'était travail, travail c'était l'école. C'est apprendre la géographie, c'était apprendre toutes les choses eh... qu'on devait apprendre hein. Donc je peux dire que j'ai appris tout l'Espagne, je connais tous les régions, tous les rivières tout, tout ça donc, ils nous enseignent et... on pouvait apprendre toutes ces choses-là. Parce que la seule chose qu'on faisait c'était... se préparer à... sans savoir parce qu'on était, mais ouais. On apprenait pas mal de choses. Ouais. *Pablo, né en 1951*

[...] je me rappelle quand on a commencé, on avait un bouquin que c'était le bouquin de primaire, de secondaire, élémentaire... 3 catégories, c'était tout simple. C'était des livres qui étaient très bien conçus parce qu'il y avait tout, il y avait tout là-dedans.

Bon, on avait un professeur, on était 10... 10, 12 ou 14. Pas beaucoup. On était là et on commençait : « question : qui a découvert de l'Amérique ? » et puis top, « quelle date ? », des dates et tout ça. C'était beaucoup, tout simple, quand j'ai commencé. *Carlos, né en 1936*

Ce qui a été plus intéressant à constater pour nous, c'est le fait que plusieurs témoins ont déclaré devoir payer leur matériel scolaire alors qu'ils se rendaient dans des écoles publiques. Pour des familles déjà dans le besoin, ces frais supplémentaires ne pouvaient qu'accroître leur fragilité économique.

C'était l'école communale donc non, non non. Seulement, ils nous donnaient pas les livres si on n'avait pas l'argent pour... ma foi... tu demandais s'ils te les prêtaient les autres, s'ils te les prêtaient pas tu savais pas la leçon et passais comme ça. *Laura, née en 1944*

Cela explique peut-être aussi en partie le fait que les enfants n'effectuaient pas toujours complètement au moins leur scolarité obligatoire, permettant ainsi à la famille d'économiser un peu. Ceux qui ont le plus pâti de ce système, ce sont avant tout les aînés alors que les benjamins de la famille profitaient des revenus plus importants dont elle disposait au fil du temps, quand les plus grands travaillaient déjà et faisaient profiter la famille de leurs revenus additionnels. C'est d'ailleurs ce que nous a montré plus haut le témoignage de Pablo, qui nous a parlé de son plus jeune frère qui a pu devenir enseignant grâce au labeur de tous ceux qui l'avaient précédé dans la fratrie. L'importance d'appartenir à une classe sociale plus aisée pour pouvoir continuer les études est bien présente à l'esprit de nos témoins. La constatation pour beaucoup de l'impossibilité – alors qu'ils ont peut-être plus de capacités que les autres – à continuer à étudier nourrit un sentiment d'injustice.

Donc bon, dans le sens que je me suis réveillée un peu à la vie parce qu'on était dans un cocon, etc., et les dernières années que j'étais à l'école j'ai commencé à voir pourquoi même dans la même classe il y avait autant de différences avec la fille du notaire, du pharmacien et nous, les agriculteurs (rire). Alors ça c'est bon... c'était bon pour moi parce que ça m'a aidé à comprendre la vie et à me révolter par la même occasion. *Lucia, née en 1953*

Non, on n'a pas fait de formation parce que premièrement on n'avait pas d'argent pour payer les études et là, là-bas il fallait payer. On n'avait pas la possibilité d'étudier. Moi je me rappelle toujours, je sais pas si c'est intéressant, mon frère il était intelligent non. Il pouvait pas aller étudier. Et puis il y avait le curé du village qui lui avait dit « viens, au séminaire, et puis tu te fais des études et puis après tu te sors du séminaire ». Mais lui il voulait pas aller pour pas être prêtre après. Je sais pas si c'est intéressant. *Ana, née en 1952*

Des aspirations sociales entravées par les exigences de la solidarité familiale

En même temps, bien qu'encore jeunes au moment d'arrêter leur scolarité, les témoins ont semblé comprendre très vite que leur fréquentation bâclée de l'école et leur rapide entrée dans le monde du travail répondait à une nécessité familiale. Loin d'en vouloir à leurs parents ou de s'attarder sur la responsabilité du système en place dans leur pays, ils adoptent plutôt une posture résignée. Nous pouvons constater ici qu'ils ont, de manière consciente ou non, intégré l'idée de solidarité familiale.¹⁸

Non, ça pas, parce qu'on voyait, on voyait la nécessité autour de nous, qui y avait la famille donc, et puis ça... non. La famille avait une nécessité et puis... si on s'engageait à travailler c'était pour le bien de la famille donc. *Pablo, né en 1951*

Ecoutez, presque tous [mes frères et sœurs] on a fait la couture, sinon on allait [...] à nettoyer. Mes parents nous sortaient avant de finir l'école, on allait à travailler pour aider à la famille parce que

¹⁸ Voir par exemple : HENCHOZ, Caroline, PRAZ, Anne-Françoise et RUSTERHOLZ, Caroline, « Saisir l'adolescence à travers la microéconomie familiale (1925-1970) », in *Traverse – Revue d'histoire/Zeitschrift für Geschichte*, n°2, 2017, pp. 53-71. Cet article s'intéresse à l'entrée dans le monde du travail et au rapport à l'argent gagné de témoins gruériens qui ont été adolescents entre les années 1925 et 1970. Il souligne notamment que plusieurs d'entre eux qui ont dû se « sacrifier » en commençant à travailler tôt ont légitimé les décisions prises à leur sujet en renvoyant à la nécessité de satisfaire la solidarité qu'exigent les liens familiaux.

c'était, c'était ça. On voulait faire les grands pour les petits [=les plus grands travaillaient pour aider les plus jeunes] et puis voilà. Même sur les terres, on allait à travailler si si, si si. *Laura, née en 1944*

Pourtant l'envie d'étudier est bien là. Nous pensions rencontrer ce genre d'attentes non assouvies dans les propos recueillis et cela s'est observé dans des propos tels que : « *Alors j'aurais bien voulu étudier mais l'école était payante. [...] On pouvait continuer l'école secondaire mais fallait payer* » (Lucia). Lorsqu'on leur demande s'ils avaient voulu continuer l'école, tous ont répondu par l'affirmative – sauf évidemment dans le cas d'Alejandro qui n'a pas eu de souci de ce côté-là ou de Marta (née en 1956) qui est arrivée en Suisse encore enfant. A travers leurs déclarations, nous pouvons ressentir à la fois un mélange d'amertume et de fatalisme. Certains auraient eu les capacités intellectuelles d'aller plus loin mais souvent l'argent manquait et empêchait la poursuite du cursus scolaire au-delà de l'école obligatoire.

Ah moi, oui, je voulais être maîtresse. Mais moi je pouvais pas étudier, on n'avait pas l'argent. Parce que moi, vraiment, j'étais une des plus intelligentes de l'école. En tout cas pour les maths et puis pour... mais on pouvait pas étudier après. *Ana, née en 1952*

J'aurais bien aimé. Au moins d'avoir une formation, chose qu'on n'a pas eue, aucun. Parce qu'on était pas la possibilité de continuer. Peut-être qu'on aurait eu la capacité de le faire mais c'était pas la possibilité. *Laura, née en 1944*

Ben nous on pouvait pas, non. La maîtresse justement, elle elle m'avait dit « toi tu pourrais faire des études ». Elle avait été parler avec mon père et tout. Et puis mon père il a dit non « non je peux pas ». Et puis voilà ça a fini là quoi. Mais j'ai pas fait un malheur pour ça (rire). [...] Mais bon, oui c'est comme ça. C'est... comme j'ai dit, j'ai fait déjà un contrat. Moi j'ai fait un contrat pour la prochaine vie, ça sera tout différent (rire). *Sara, née en 1943*

Nous avons pourtant été surpris de constater que cette envie était parfois très forte et allait en pousser certains à suivre des cours privés en Espagne, comme Sara : « *Après moi j'ai fait privé, j'avais demandé à mon père... j'avais été peut-être une année le soir encore faire un peu* ». Carlos fera de même et passera son baccalauréat grâce à des cours du soir qu'il suivait après le travail. De même, Pablo dira : « *j'ai toujours continué l'école* ». Les cours privés continueront pour certains une fois en Suisse. Deux des témoins y suivront des études supérieures après leur arrivée dans le pays.

Pourtant, même ceux qui ont pu suivre des études supérieures ne peuvent pas pour autant toujours trouver de débouchés intéressants. C'est le cas d'Alejandro qui malgré son parcours universitaire ne trouvait pas de travail qui réponde à ses attentes.

Par la suite j'ai fait mon baccalauréat [...], je suis parti à Madrid, [...], j'ai fait des études de philosophie. Quand j'ai fini mes études de philosophie, je savais pas quoi faire dans ma vie, je n'avais pas de possibilité de trouver des travaux intéressants avec la licence que j'avais fait, [...]. *Alejandro, né en 1939*

Pourquoi choisir la Suisse ?

Les mouvements migratoires d'Espagnols dans toute l'Europe occidentale industrialisée de l'époque – et, de manière moins importante, en Amérique latine – ont surtout vu ces ressortissants ibériques se concentrer en Allemagne, en France et en Suisse. Nous allons maintenant essayer de souligner pourquoi nos témoins ont choisi la Suisse et non pas une autre destination. Avant de mener notre enquête, nous avons logiquement pensé que les liens familiaux avec des Espagnols venus en Suisse avant eux et des réseaux de connaissances déjà sur place avaient joué un rôle conséquent dans ce processus. Nous avons questionné nos témoins pour savoir s'ils rejoignaient des proches. La plupart sont effectivement venus alors qu'ils avaient déjà une ou plusieurs personnes de leur entourage en

terre helvétique. Ces proches étaient d'une grande aide car ils fournissaient souvent le précieux sésame nécessaire à l'entrée légale d'un travailleur étranger en Suisse : le contrat de travail.¹⁹

Oui, c'est-à-dire que moi j'avais 17 ans quand je suis venue en Suisse et puis l'année avant c'est mon frère qu'il est venu en Suisse. Une année avant. Alors... j'avais ici aussi une tante qu'elle avait, que ça faisait déjà 2-3 années qu'il est venu en Suisse. C'est avec elle que je suis venue. Elle m'a envoyé un contrat, de travail. J'avais un contrat quand je suis venue ici. *Ana, née en 1952*

Je suis arrivé en Suisse parce que j'avais ma sœur c'est la première personne qui est venue avec son mari en Suisse. Et puis je suis venu invité avec eux. Alors ils m'ont... ils m'ont fait un contrat de travail ici à Fribourg, et puis voilà c'est là que j'ai démarré en 1969. Ouais. [...]

Non, il y avait quelqu'un qui... le premier de ma famille qui était venu, c'était un oncle avec sa femme tout ça et puis les enfants et puis après c'était des cousins, tout ça oui. Et puis tout à coup on avait pas mal de famille ici. Il y en a même qui sont tous partis hein, petit à petit. *Pablo, né en 1951*

[...] et après mon père est venu en Suisse parce qu'on avait de la famille en Suisse et puis ils lui ont dit « ben si tu peux plus travailler ta terre, si tu vas devoir travailler pour l'extérieur autant venir ici et puis avoir des bonnes conditions de vie ». Mon père est venu et puis après je suis venue avec lui [...].
Lucia, née en 1953

La sélection de la Suisse parmi les destinations possibles était donc grandement facilitée par la présence de ces connaissances en Suisse qui y étaient déjà installées et pouvaient – à l'heure où les moyens de recherche d'un travail n'expérimentaient pas encore les avantages du monde numérique d'aujourd'hui – profiter de précieux contacts pour obtenir un premier travail.

Le choix a aussi pu être motivé par la présence d'affiches faisant la promotion de la Suisse. Nous avons été surpris par cet élément qui ne nous a été rapporté que par l'une de nos témoins, Sara. Les entreprises suisses embauchaient effectivement directement sur place, via des intermédiaires en Espagne. Cette pratique publicitaire nous a tout de même paru étonnante et plutôt inattendue. Sara nous a parlé de l'usage de « panneaux » par des « agences » espagnoles. Selon ses dires, il ne s'agissait pas d'agences s'occupant uniquement d'offrir des postes de travail à l'étranger. Toujours selon elle, ce n'était pas non plus des agences étatiques. Malheureusement Sara n'a pas pu nous en dire plus sur ces agences. Il aurait été intéressant d'avoir plus de précisions en la matière et notamment de savoir qui exactement les dirigeait.²⁰

Je reviens à Oviedo, nous on était tout près. Alors on allait souvent quoi. Et puis il y avait des agences et puis ils disaient « venez en Suisse ». Ils mettaient même dehors, pour que les gens ils voient hein, parce qu'il y avait pas internet. Alors ils mettaient des grands panneaux « venez en Suisse, vous avez l'appartement, le travail, tout ». Oui, ils mettaient ça. Comme ça ils ont commencé à venir en Suisse les jeunes. [...]

Ouais, n'importe quelle agence ils mettaient... parce que je pense qu'ils payaient ici pour faire ces fiches hein. Je sais pas, comment ça se passait. Mais je peux pas vous dire, ça je sais que... les Espagnols qu'on est venus en Suisse les années 60-64 sont venus comme ça, ils venaient nous chercher en Espagne. On venait pas... voilà. Ils venaient nous chercher. Ils avaient besoin de gens et puis ils venaient. *Sara, née en 1943*

Des femmes moins autonomes dans leur décision de départ

¹⁹ La simplicité et la sobriété des explications des témoins quant à l'établissement des papiers nécessaires pour pouvoir venir en Suisse semblent indiquer que leur obtention était relativement simple. L'absence apparente de difficultés à ce niveau explique qu'ils ne donnent pas beaucoup de détails quant aux démarches à effectuer à ce niveau.

²⁰ Signalons tout de même que, voulant profiter de tous ces candidats à l'émigration, des agences mafieuses se sont développées surtout en Galice dans les années 1950'. Ceci ne nous permet pas pour autant d'affirmer que les agences citées par Sara aient eu un quelconque lien avec ces organisations illégales. Voir : « Extrategias migratorias. Notas a partir del proceso de la emigración española en Europa (1959-2000) », *art. cit.*, p. 78.

D'autre part, nous avons trouvé tout à fait surprenant de constater que le processus de décision diffère selon le sexe des migrants. En effet, nos témoins femmes déclarent n'avoir pas eu grand-chose à dire dans le processus décisionnel. Ce sont souvent les autres membres de la famille, généralement les parents ou les aînés, qui ont décidé pour elles. Le fait de ne pas avoir pu elles-mêmes décider de leur destin semble leur avoir laissé une certaine amertume à ce sujet. Sans pour autant en vouloir à leurs proches, des sentiments mêlés de révolte et de tristesse ont laissé leur empreinte.

- (Emue, larmes) Je veux pas dire ça non plus. (Silence) Ça y est... c'était joli, moi j'étais très très attachée à ma famille, très très très. Et puis, et puis ils nous ont dit que je devais venir ici pour très très longtemps, je sais pas. J'ai pas voulu accepter ça. Non, je voulais pas rester [en Suisse]. Il y avait mes sœurs qu'on avait, c'était là-bas. Mais à la fin...

- *Vous vous n'avez pas pu décider ?*

- Non, non, non. Si j'avais pu décider, j'étais pas là [en Suisse] ça je peux vous dire. Même si j'ai fait ça pour eux, et très bien, pour beaucoup de choses. Mais à l'époque, j'aurais voulu rester là-bas.
Laura, née en 1944

- J'ai même pas décidé de partir à l'étranger. C'était curieux chez moi parce que j'avais ma sœur qui était là et ma maman m'a dit si je voulais venir. Et j'ai dit « oui ». Et voilà, je suis partie comme ça.

- *Donc votre maman vous a pas trop donné le choix ?*

- Pas trop non. Disons qu'elle m'a pas mis le couteau à la gorge mais elle m'a poussée pour venir.
Paula, née en 1956

- *C'est vous qui avez pensé [à partir] ?*

- Eh, je sais pas, moi, mes parents je sais pas, je peux pas vous dire. Ensemble, peut-être, pff.

- *Vous-même vous aviez des raisons particulières de partir ?*

- Non, je voulais... non, je voulais vraiment pas partir, c'est les circonstances, ils m'ont envoyé un contrat ils m'ont dit bon c'est bon on va partir.

- *C'était quand même un peu votre choix de partir ?*

- Peut-être pas. Non peut-être pas. On était bien là-bas. On n'avait pas beaucoup d'argent mais on était... on était bien.

- *On peut dire que l'idée est venue de votre frère, de votre tante qui étaient déjà en Suisse ?*

- Oui, ou de mes parents aussi. Ouais. *Ana, née en 1952*

Mais les propos de Sara et Lucia nuancent tout de même un peu ces observations puisque la première se marie en sachant qu'elle fera ensuite le voyage vers la Suisse avec son époux qui y travaille déjà. La seconde, s'il apparaît que l'autorité de son père pèse fortement dans le choix, semble vouloir dire qu'elle a quand même pu donner son avis quand elle déclare :

C'est pas moi qui ai décidé de partir à l'étranger en fait. C'était mon père qui était parti, une année avant, 2 ans avant, [...]. Et, au bout d'un moment, mon père a dit qu'on pouvait venir toute la famille. Ma mère ne se trouvait pas bien à cette époque-là [...]. Je me suis dit « ben s'il s'agit d'aller pour faire des nettoyages et puis qu'on gagne mieux sa vie ben moi j'y vais ». *Lucia, née en 1953*

Le rôle du père de famille qui est aussi – comme nous l'avons vu avant – le chef de famille est important dans la prise de décision. Cela s'observe bien dans le cas de Marta dont des tantes maternelles sont venues en Suisse avec leurs époux qui ont ensuite encouragé son propre père à venir les rejoindre pour travailler : « *mais pourquoi vous venez pas vous ? toi qui dis toujours que là-bas c'est dur pour toi, ta femme elle est toujours seule, tes enfants seuls* ». Son père va d'abord les retrouver seul puis, une fois les délais légaux écoulés, fera venir successivement sa femme – pour travailler – puis ses enfants – dont Marta.

Alors lui il est venu en Suisse. Maman a dû rester en Espagne parce qu'on pouvait pas faire le regroupement familial. [...]

Alors nous en Espagne on vivait avec le peu que papa il envoyait et puis voilà, on avait rien d'autre. Et puis après 3 ans après maman est venue le rejoindre. Et puis il lui a décroché [un travail], parce que pour venir en Suisse il fallait travailler, elle ne pouvait pas venir être mère au foyer. Maman a décroché alors aussi un poste [...]. [...]. Alors il lui a trouvé ce travail alors elle est arrivée 3 ans après papa et nous on n'a pas pu venir encore, on a dû rester avec nos grands-parents en Espagne, [...]. Avec les grands-parents. Et en tout de mon père on a été séparés 5 ans et de ma mère 2 ans. Quand on a pu les rejoindre, on est arrivés ici, mon frère avait 10 ans et moi j'avais 8 ans, plus ou moins 8 ans et quelques mois. *Marta, née en 1956*

Dans ce cas-là, on voit bien que le chef de famille exerce une fonction prédominante dans le choix et la concrétisation du projet migratoire. Si nous en revenons au cas de Lucia, le fait de quitter son pays est vu comme une réelle opportunité d'émancipation²¹ car pour elle qui aimerait faire des études – et dont elle a déclaré plus haut avoir suivi des cours privés après la fin de sa formation scolaire obligatoire – venir en Suisse lui permettrait de concrétiser cet objectif. Elle se sent confortée dans son choix par un membre de sa famille qui a passé un diplôme en Suisse.

Et surtout que mon cousin qui avait commencé à faire des cours le soir par ici, [...]. Et j'ai toujours aimé étudier, j'ai toujours aimé savoir, j'ai toujours aimé apprendre, alors là il m'a tendu la perche parce qu'il m'a dit « mais tu sais, je suis en train de faire mon bac ». Alors j'ai dit « alors, alors j'y vais ». Et j'ai dit à mon père « ben au lieu de Mama c'est moi qui va ». Et je suis venue. *Lucia, née en 1953*

Cette perspective d'émancipation se confirmera d'ailleurs pour elle quelques années plus tard lorsque son père rentrera au pays et qu'elle décidera de rester en Suisse, contre l'avis paternel. Elle s'affranchira alors définitivement de sa tutelle. Ce qui perturbera pendant longtemps leur relation.

Parce que mon père quand il est parti, d'ici, ils se sont installés en Catalogne, au nord. Et là, il m'a proposé d'aller aussi. Ben, non seulement il m'a proposé, il m'a ordonné. Mais j'étais majeure. J'étais majeure. Ici et en Espagne. Alors là je lui ai dit non. Mon père il était très fâché pendant longtemps longtemps il m'a plus parlé, il m'avait dit des choses horribles, pourquoi je voulais rester ici ? enfin bref. Mais je lui ai tenu tête et d'abord je voyais la liberté enfin je pouvais faire ce que je voulais, que je pouvais me former, que je pouvais vivre sans besoin de m'occuper de mon père etc. et puis que... ouf (rire). Non non non pour moi c'était... ouf, le monde qui s'ouvrait. *Lucia, née en 1953*

Ces histoires féminines contrastent fortement avec le vécu de nos témoins hommes.²² Ceux-ci ont tous pu eux-mêmes choisir de venir en Suisse. Le cas de Pablo – qui y avait déjà un peu de famille – montre qu'il est bien celui qui agit sur sa propre migration. Bien sûr, son choix est motivé du fait d'avoir un appui familial sur place. Observer que d'autres profitaient de la migration l'a motivé dans sa décision.

Mes parents ils ont pas dit « oui, ben vas ailleurs ». Mais, quand je suis dire que je partais pour venir en Suisse ils ont été... je peux dire qu'ils ont été contents. Parce que, ils avaient un souci de moins donc. (Rire) Ils pensaient que je pourrais gagner de l'argent et puis envoyer de l'argent à eux. C'est ce que j'avais fait donc.

On voyait que les personnes quand ils partaient, en général ils s'amélioraient donc, ouais et puis j'ai dit « si je peux améliorer ma vie » quoi. Voilà. D'ailleurs tout de suite je suis parti et puis 2 ans après la première chose que j'avais fait c'est acheter la voiture donc parce que ça c'était vraiment le rêve donc. Ouais. Donc c'est cher, c'était cher la voiture. (Rire). *Pablo, né en 1951*

Alejandro, quant à lui, décidera de venir en Suisse pour poursuivre son cursus universitaire sur les conseils d'une connaissance : « *Parce qu'après mes études en Espagne je trouvais absolument aucun*

²¹ Des chercheurs ont déjà mis en avant le fait que la migration féminine permettait à beaucoup de migrantes en général d'accéder au marché du travail et de se sortir de leur rôle de simple mère, épouse et/ou fille de. Elles passent du statut de sujets économiques passifs dans leur pays d'origine à celui de sujets actifs dans le nouveau pays de résidence. Voir: « *Extrategias migratorias. Notas a partir del proceso de la emigración española en Europa (1959-2000)* », *art. cit.*, pp. 74-76.

²² Ainsi, volonté de changement et autonomie dans la décision se conjuguent ensemble dans les déclarations d'Alejandro et de Carlos.

travail intéressant et bien payé ». En conséquence, le choix de partir est souvent le résultat de l'intervention d'acteurs extérieurs et n'est pas lié à des perceptions personnelles. Mais dans le cas de Carlos c'est un peu différent. Lui aussi, tout comme Alejandro, pensera tenter sa chance ailleurs du fait qu'il n'est pas satisfait de ses opportunités de carrière en Espagne : « [...] *je suis quitté parce que je me suis rendu compte que même des gens qui étaient capables n'avaient pas de place de travail pour pouvoir vivre comme moi j'y attendais* ». Mais, en ce qui le concerne, son choix est grandement motivé lorsqu'il prend directement et personnellement contact avec une entreprise suisse qui lui fait très forte impression en lui répondant rapidement et en lui fournissant les papiers dont il avait besoin tout en lui trouvant déjà un logement.

Alors, comme j'avais cette adresse-là, j'ai dit « bon, je vais essayer ». J'ai écrit une lettre à Hasler-Hagge, Belpstrasse, j'ai demandé un certificat à mon employeur comme quoi je travaillais chez eux pour la réparation de ces machines. Et moi j'ai écrit directement une lettre à Berne et moi j'ai été grandement surpris de la rapidité. Ça m'a, ça m'a donné tellement comment c'était la Suisse et comment ils travaillaient en Suisse. 2-3 jours après j'avais reçu une réponse. C'est-à-dire, « ouais, on a reçu votre lettre, bien sûr, qu'on est d'accord de vous donner du travail ». « Justement », on m'a dit, « justement le chef du bureau du personnel de Hasler-Hagge, [...] il se trouve actuellement à Madrid. Peut-être que vous pourrez rentrer avec eux en Suisse ».

Ça a pas été le cas, mais bon on m'a envoyé la confirmation et aussitôt on m'a envoyé donc déjà un formulaire et on m'a dit qu'ils se chargeaient de me trouver une chambre, à Bümpliz, qu'ils m'avaient trouvé donc une chambre justement. *Carlos, né en 1936*

Les souvenirs d'un voyage

Une fois la décision prise et les démarches administratives nécessaires remplies vient finalement le moment du voyage vers la Suisse. Pour tous nos témoins, c'est leur premier grand voyage – à part pour Alejandro qui avait déjà fait quelques excursions d'une journée au Maroc avec sa famille. D'ailleurs, tous n'ont pratiquement jamais quitté leur région d'origine – sauf pour Sara qui, rappelons-le, était partie de la Galice pour les Asturies avec sa famille. Partir pour cette destination lointaine – au sens de la longueur du trajet et des relatives difficultés de communication de l'époque – représentait un tournant important dans leur vie à tel point que sept d'entre eux ont pu très précisément énoncer la date de leur arrivée en Suisse et deux au moins la situer au mois près. La plupart ont décrit des conditions de voyage pénibles²³ dans des trains souvent bondés – sauf pour Paula, dernière de nos témoins à être arrivée en Suisse, qui voyagera en avion²⁴ – où tout le monde n'avait pas toujours une place comme le rapportent respectivement Pablo et Lucia : « *C'était comme les petits cochons donc. Plus ou moins. Non c'est sérieux hein donc. Le train plein, plein de personnes* », « *On était comme des moutons dans ce train. Ah oui oui* ». Comme le suggère Pablo, les trains étaient probablement mieux remplis lors des périodes de grandes affluences de ressortissants espagnols entre la Suisse et l'Espagne. Ce qui fait que certains pouvaient se sentir perdus lorsqu'ils voyageaient isolés au milieu de passagers francophones, comme cela a été le cas de Laura qui a fait le trajet avec sa sœur : « [...] *les gens parlaient français parce qu'on a traversé toute la France. Et puis on comprenait rien, rien, même pas un mot. On n'a pas trouvé dans le trajet, pas quelqu'un qui parlait un mot d'espagnol. Rien* ». A ces désagréments s'ajoutaient bien sûr la longueur du voyage et les changements de correspondance, comme nous l'a bien décrit Ana :

Ah oui je me rappelle, je suis venue avec mon frère. Parce que mon frère il travaillait dans la construction. [...] Alors, et puis je suis venue avec lui, en train. Mais en train c'était long (rire). C'était long. On a pris le train depuis le village jusqu'à Córdoba, et là-bas on a pris le train jusqu'à Barcelone, et puis il faisait peut-être 24 heures. Et puis après à Barcelone on a pris un train qui allait jusqu'à

²³ Signalons tout de même que Carlos, quant à lui, était très satisfait des conditions dans les trains espagnols.

²⁴ Le prix des billets d'avion était alors conséquent, « *en tout cas dans les 7-800 francs* » (Paula).

Portbou, c'est français²⁵, et puis là-bas on devait aussi changer, un autre train, et puis je crois qu'avec celui-là de Portbou on est arrivés ici en Suisse. Ouais. Mais c'était long. On était des bœufs. On se couchait par terre. Oui, c'était plein. [...]

C'était un train avec la valise de carton comme on voyait dans les vieux films (sourire). *Ana, née en 1952*

Nous nous attendions à ce que nos témoins nous décrivent un trajet difficile entre les deux pays. Certains en ont quand même donné un retour positif. Marta qui allait enfin être réunie avec ses parents avait ainsi l'impression de partir à l'aventure : « *C'était une grande expédition. Tout contents d'un côté* ». Le voyage allait même prendre une dimension enchantée pour Lucia et Sara.

Pour moi c'était féérique, oui. Parce que... bon depuis j'adore voyager en train. Parce qu'on peut regarder les paysages et rêver en même temps. Alors... c'était la première fois que je voyais la mer. Et pendant les kilomètres quand on arrive déjà à Valence, le train va à côté de la mer. Alors moi c'était féérique, je voyais tous ces villes, tous ces villages, tous ces paysages complètement différents. C'était féérique, ce voyage. *Lucia, née en 1953*

Ben le voyage j'étais très heureuse de venir (rire), jusqu'à la frontière ça a été le rêve, voilà quoi. Mais oui je suis partie, voilà. J'ai rien su (pour) après. Mais je partais comme si j'allais en vacances aujourd'hui. J'ai pris ce train j'ai dit au revoir à tout le monde « ouais ouais ouais ». Voilà, ça c'était mon voyage oui oui. Voyage de bien, je venais de me marier, tout était rose... jusqu'à la frontière tout était rose. A part après on a changé de train en France et j'ai perdu mon sac alors là j'étais pas... mais même pas trop, même pas trop trop, et tant pis quoi, ma foi c'est comme ça. Et voilà quoi. *Sara, née en 1943*

Frontière suisse et rigueur douanière

Ce dernier témoignage illustre parfaitement la rupture qui s'opère au moment d'arriver à la frontière suisse, plus précisément à Genève, par où ils ont tous transité avant de continuer jusque dans les cantons de Fribourg et Berne. Nous avons pu en effet recueillir de précieux témoignages quant aux sentiments éprouvés par nos témoins à cet instant-là du premier contact avec les représentants des autorités suisses, les garde-frontières. Les quelques documents que nous avons pu consulter en rapport avec ce passage de la frontière ne sont pas foison. Dans les archives de la RTS, nous avons par exemple pu visionner les images des travailleurs migrants faisant la file au poste frontière en attendant d'être contrôlés.²⁶ Ce qui ressort de nos témoignages, c'est une certaine rudesse des garde-frontières qui ne parlaient par ailleurs pas l'espagnol : « *C'était par geste. Et puis ils ouvraient la valise et puis si tu avais [quelque chose qui n'était pas autorisée] ils la jetaient et puis voilà* » (Lucia). Les douaniers devaient en effet s'assurer que certaines denrées alimentaires n'entrent pas en Suisse, comme les produits à base de cochon : « *Parce que même le jambon, un bout de chorizo, ils nous laissaient pas passer. [...] c'était du poison quoi. [...] ouais ils étaient quand même assez durs ouais* » (Sara). Ceci à tel point que certains Espagnols tentaient de faire passer en douce sous le comptoir des douaniers une petite valise, un petit paquet contenant ces produits interdits. Lucia nous en a parlé et nous renvoie au film de Carlos Iglesias, *Un Franco, 14 pesetas*, dans lequel le réalisateur a inclus de telles scènes.²⁷ Ce passage s'accompagnait même parfois d'une peur irraisonnée comme le montre le témoignage d'Ana :

²⁵ En fait, la commune de Portbou est espagnole. Située sur le littoral méditerranéen, elle est également la dernière commune côtière espagnole avant la frontière franco-espagnole.

²⁶ Voir par exemple dans les archives de la RTS l'émission du 17 février 1964 de *Carrefour*, « Les ouvriers agricoles ».

²⁷ Cette comédie de Carlos Iglesias relate avec humour la venue en Suisse de son père Martín – dont Carlos Iglesias incarne le rôle – pour y travailler. Dans une scène, Martín et son ami qui l'accompagne sont fouillés à la frontière. Leurs sandwichs contenant du cochon, le douanier les jette nonchalamment dans une poubelle sous leurs yeux. Un peu plus tard, dans une autre scène du film, sa femme Pilar et son fils – qui est donc Carlos Iglesias encore jeune garçon – doivent eux aussi passer par cette même frontière pour rejoindre leur mari et père en Suisse. Pendant que Pilar laisse le douanier inspecter ses

- C'était dur, j'ai l'image de la police qui était très très, très sérieuse. Et là, on avait peur, je sais pas.
- Vous aviez peur de quoi ?
- Je sais pas, pfff... (émue) C'était dur, c'était dur. *Ana, née en 1952*

Cette crainte s'observe aussi chez Marta, alors une enfant de 8 ans.²⁸ Elle se rappelle de l'affluence de voyageurs – surtout des hommes seuls et des couples – répartis par les douaniers en fonction de leurs papiers. Cet instant la marque car même après avoir franchi la frontière elle se demande si les agents vont la laisser tranquille.

Ce qui m'a choquée c'était le trafic qu'il y avait, il y avait beaucoup de monde, beaucoup de monde comme ça. Et puis beaucoup de gens avec des valises et puis des wagons pleins comme ça. [...] [...], ils trillaient je pense en fonction des papiers que tu donnais ou je sais pas. [...] Et puis pas des visages rayonnants alors. Il y avait pas mal de personnes soucieuses comme ça, et puis des regards. Moi j'ai pas tellement vu d'enfants, plutôt des couples, des hommes seuls. Mais d'enfants non. (émue) [...]

Après nous on était plus tranquilles parce qu'on avait passé cette frontière, on pensait pouvoir arriver d'une traite quoi. Ça nous a stoppés là. Et puis après on avait un peu peur qu'ils nous poursuivent. Il y avait un peu une peur de... « mais pourquoi ils nous ont fait tout ça ? est-ce qu'ils veulent vraiment de nous ? est-ce que tout était en ordre ? ». Mon père disait « maintenant il faut oublier ça, vous allez être bien ». *Marta, née en 1956*

Nos témoins femmes ont généralement gardé un souvenir plus anxieux qui contraste assez clairement avec la sobriété des descriptions fournies par les témoins hommes. Alejandro, qui venait en tant qu'étudiant, n'a pas été trop préoccupé. Carlos n'a quant à lui pas non plus été inquiet par ces événements qui lui ont semblé tout à fait normaux.

Genève ouais. Non j'avais une valise et j'avais rien à déclarer, j'ai pas été dérangé, ils ont regardé mes documents et puis ils m'ont demandé quel était le but. En tant qu'étudiant j'avais justement un document comme quoi je venais en Suisse comme étudiant et il y avait aucun problème. Ils m'ont pas vacciné, ils m'ont pas fait d'examen (rire). *Alejandro, né en 1939*

Alors, on a fait le contrôle naturellement et puis il y avait la police des passeports qui rentrait dans les trains, tous les trains ils étaient contrôlés. On devait avoir des passeports en règles. *Carlos, né en 1936*

Des « touristes » qui se régularisent facilement

Cette dernière remarque de Carlos sur le fait d'avoir des documents en bonne et due forme pour pouvoir venir travailler en Suisse nous renvoie à la problématique de tous ceux qui faisaient le voyage en tant que touristes. Munis de leurs passeports, ils pouvaient en effet sans grande difficulté franchir la frontière et rester légalement 3 mois sur sol helvétique. Un nombre conséquent d'Espagnols est venu trouver du travail en utilisant ce stratagème. Cela a d'ailleurs été le cas de trois de nos témoins : Paula, Pablo et Lucia. La première a déclaré avoir rejoint en Suisse sa sœur qui lui avait déjà obtenu un contrat de travail. Elle a commencé à travailler deux jours après son arrivée et s'est ensuite rendue à Genève pour légaliser sa situation. Il est intéressant de remarquer que, bien que travaillant pour un hôpital public, son statut irrégulier – au sens qu'elle n'était pas munie d'un permis de travail – ne lui a pas posé de problème. Les cas de Pablo et Lucia ont plus attiré notre

bagages, elle incite son fils à pousser sous le comptoir une bourse pleine de denrées alimentaires espagnoles interdites en Suisse. Le jeune garçon a peur d'être surpris par l'un des douaniers et d'être arrêté. Ils réussiront néanmoins à passer la douane sans encombre et avec leurs vivres.

²⁸ Le cas de Marta nous ramène à la situation souvent dramatique que connaissaient de nombreuses familles étrangères vivant en Suisse. Le regroupement familial n'étant en effet possible que sous certaines conditions très strictes, cet état des choses poussa de nombreux parents étrangers à faire venir et séjourner illégalement en Suisse un ou plusieurs de leurs enfants. Les autorités suisses ont estimé, en 1974, qu'entre 10'000 et 15'000 enfants de travailleurs étrangers se trouvaient dans cette situation très précaire qui les obligeait souvent à rester cachés au domicile suisse de leurs parents.

attention car tous deux ont clairement déclaré être entrés comme touristes en Suisse. Lucia commence tout de suite à travailler comme bonne à tout faire dans une famille fribourgeoise. Non contente de cet emploi, elle en trouvera un autre quelques mois plus tard. Pablo quant à lui trouve du travail au bout d'une semaine. Dans les deux situations, une fois ces emplois respectifs trouvés, ils vont se rendre en France voisine et, juste après le passage de la frontière franco-suisse, se présenter à nouveau aux douaniers suisses avec cette fois un contrat de travail en main, rentrant ainsi légalement en tant que travailleur espagnol sur sol suisse.

- J'avais fait les démarches après venir en Suisse parce que je suis venu en Suisse et puis en Suisse j'ai eu un premier contrat de travail et puis après je suis retourné à la frontière, hein, pour passer la frontière puis qu'ils me mettaient le sceau (signe d'un tampon) comme que je rentrais pour première fois mais c'était pas vrai j'étais déjà ici.

- (Epouse) Donc lui il est venu en *turista*.

- Voilà, exactement ça, ouais.

- (Epouse) Il est venu en *turista* c'était ça.

- Et puis après le patron il m'a fait un contrat et puis avec ce contrat je pouvais passer la frontière. A Pontarlier par là j'ai passé par une frontière, sorti par une et puis rentré par une autre et puis voilà, et puis ils mettaient le sceau et puis voilà on était déjà là. On disait « ouais on est sauvés » (rire).

Pablo, né en 1951, et son épouse Ana, née en 1952

[...], je suis sortie à la douane parce qu'il fallait le tampon pour la rentrée. Donc je suis descendue à la gare après, Ferney-Voltaire, et puis je suis rentrée [...]. *Lucia, née en 1953*

Lors de nos entretiens, nous nous attendions à rencontrer l'une ou l'autre personne entrée comme touriste. Mais le fait d'en avoir rencontré 3 sur les 9 que nous avons interrogées s'est révélé plutôt surprenant. Mais, plus étonnant encore et toujours selon le témoignage de Lucia, cette pratique semblait assez répandue et s'effectuait en parallèle à une certaine complaisance des autorités suisses. Fermer les yeux sur ces cas illégaux n'était en effet pas sans avantages économiques selon elle. Il en ressort que la Suisse en profitait tout autant si ce n'est plus que ces travailleurs migrants exerçant illégalement une activité professionnelle. Son récit illustre en tout cas parfaitement cet état des choses.

- *Il y en a plusieurs qui faisaient ça en même temps que vous, sortir et puis rentrer ?*

- Tout le monde qui avait, qui pouvait avoir un contrat une fois parce qu'il y avait beaucoup qui étaient clandestins hein. On était sans-papiers à l'époque hein. [...] Non mais à l'époque on était beaucoup hein. Mais c'est clair que tout le monde savait qu'on était là et puis ben qu'on travaillait. D'ailleurs c'est très drôle, parce qu'on était sans-papiers mais on cotisait à l'AVS et puis on avait l'assurance-maladie (rire). N'est-ce pas ? Et puis on payait les impôts (rire). Mais on n'avait pas de papiers (rire).

- *Les gardes-frontières savaient alors ?*

- Mais bien sûr que tout le monde savait. Tout ce qui les intéressait c'est qu'on n'apporte pas le... des produits du cochon. Mais le reste ils s'en foutaient. Le pays avait besoin de main-d'œuvre. Donc on était les bienvenus, c'était une autre époque. *Lucia, née en 1953*

Le contrôle sanitaire...

L'entrée en Suisse pour les travailleurs étrangers ne consistant alors pas simplement à l'examen des papiers mais également au contrôle sanitaire, nous espérons aussi en savoir plus sur les conditions d'examen des migrants. Bien que nous sachions qu'ils étaient contrôlés notamment pour la tuberculose – ce qui impliquait de passer une radiographie du thorax pour déceler d'éventuelles taches révélatrices sur les poumons – ou encore des maladies transmissibles comme la syphilis, peu de documents nous permettent d'imaginer en détail comment se passait ce moment. A nouveau, la RTS nous montre quelques images d'hommes – et évidemment aucune femme – torsos nus attendant l'un derrière l'autre de pouvoir passer la radiographie qui leur permettra ou non de

poursuivre plus loin leur voyage en Suisse. Dans les archives de la RTS, on mentionne explicitement le refoulement des femmes enceintes.²⁹ On ne sait finalement que peu de choses de ces cas évidemment difficiles pour ne pas dire tragiques. L'œuvre collective *Historia del Instituto Español de Emigración*³⁰ relate quelque peu les événements qui surviennent à la douane de Genève. Voici ce qu'un ancien employé de l'Institut Espagnol d'Emigration qui a accompagné des travailleurs espagnols jusqu'à la frontière suisse y rapporte concernant le renvoi de femmes enceintes venues travailler avec leurs maris :

Claro, entonces llegaba un matrimonio, su mujer la rechazaban, había muchos casos de embarazos de dos meses, de tres meses que no lo sabían, o que lo intentaban ocultar y la rechazaban, el médico a esos embarazos, entonces, claro, el marido decía : « Muy bien, mi mujer se va para España, pero yo también. » « Pero, oiga, usted tiene un contrato firmado. » « A mí me da igual, yo tengo contrato y me voy para España, porque yo a mi mujer no la dejo sola. » Y había gente, claro, que iba con lo puesto, y ahí había muchas dificultades, muchos lloros, muchos problemas.³¹

Peu de chercheurs se sont encore intéressés à la récolte de récits sur le passage de la frontière suisse.³² A travers les témoignages que nous avons recueillis, nous espérons peut-être en savoir plus sur les spécificités du contrôle sanitaire ainsi que sur d'éventuels cas de refoulements. Sur ce dernier point, si certains témoins ont effectivement constaté que des personnes étaient renvoyées, elles ne sont toutefois pas en mesure de nous en dire plus, ayant été elles-mêmes trop absorbées par leur propre sort. Quant aux détails « techniques » dirons-nous du contrôle sanitaire, nos témoins n'ont pas pu nous en raconter plus que ce que nous en savions déjà. En revanche, deux d'entre eux nous ont parlé de contrôles supplémentaires effectués un peu après leur arrivée et auxquels nous ne nous attendions pas du tout. Tous deux ont déclaré avoir dû faire ce contrôle en plus de celui effectué à la frontière. Malheureusement, leurs souvenirs à ce sujet sont vagues et nous ne pouvons pas être certains de la nature des examens effectués – l'une parle d'un contrôle général chez un médecin fribourgeois, l'autre d'avoir été vacciné contre la tuberculose à Berne, peut-être à la Croix-Rouge – et nous ne pouvons pas non plus être sûrs de l'instigateur qui était à l'origine de ces démarches supplémentaires : était-ce l'employeur ? le service de police local chargé du contrôle des étrangers dans le canton ? Autant d'éléments dont nous n'avons pas pu obtenir une réponse certaine mais qu'il convient pourtant de relever.

- Et puis ça c'est ce que j'ai oublié de dire : quand on est rentrés, quand on est rentrés la première fois en Suisse, après, ben on a dû faire aussi un contrôle chez un médecin ici à Fribourg. Mais ça c'était un contrôle général. Ouais. On a dû être. Oui.

- *Qui vous a dit que vous deviez faire ce contrôle à Fribourg ?*

- Je ne sais pas si c'était la fabrique ou la police peut-être mais en tout cas on a dû... on a dû faire. Je pense que c'était la police non ? Mais en tout cas on a dû faire.

- *Vos collègues aussi ?*

²⁹ Ce sujet y est par exemple évoqué dans l'émission *Tell Quel*, « Les saisonniers », du 25 avril 1978.

³⁰ CALVO SALGADO, Luís Manuel, FERNÁNDEZ VICENTE, María José *et alii*, *Historia del Instituto Español de Emigración – La política migratoria exterior de España y el IEE del Franquismo a la Transición*, Madrid, Ministerio de Trabajo e Inmigración – Subdirección General de Información Administrativa y Publicaciones, 2009. Voir notamment les pp. 78-81.

³¹ Traduction : *Bien sûr, donc un couple de mariés arrivait [à la douane], ils [les garde-frontières] la refoulaient [la femme], il y avait beaucoup de cas de grossesses de deux mois, de trois mois dont ils [les couples] n'étaient pas au courant, ou qui essayaient de le cacher et ils la refoulaient, le médecin à ces grossesses, alors, bien sûr, le mari disait : « Très bien, ma femme s'en va en Espagne, mais moi aussi. » « Mais, écoutez, vous avez un contrat signé. » « Ça m'est égal, j'ai un contrat et je m'en vais en Espagne parce que moi je ne vais pas laisser ma femme seule. » Et il y avait des gens, bien sûr, qui s'en allaient avec rien, et là il y avait beaucoup de difficultés, beaucoup de pleurs, beaucoup de problèmes.*

³² Cela a été le cas de Luís Manuel Calvo Salgado qui a repris le témoignage d'une migrante galicienne dans l'un de ses articles : « Lembranzas da fronteira suíza. Entrevista cunha emigrante galega », in BOULLÓN Agrelo, A. I. (ed.), *Novi te ex nomine. Estudos filolóxicos ofrecidos ao Prof. Dieter Kremer*, Fundación Barrié de la Maza, Coruña, 2004, pp. 623-631. Il y revient aussi dans un autre article : « O proceso de inserción das mulleres galegas no servizo doméstico en Suíza (1970-2000) », in *Estudos Migratorios. Revista Galega de Análise das Migracións*, Vol. II, Núm. 1, 2009, pp. 31-53.

- Oui oui, ça c'était obligatoire... de faire... aller chez le médecin et ça il nous faisait un contrôle général de tout ça. Ça oui.
- *C'était seulement la première fois ?*
- La première fois oui oui. La première fois. Une fois que vous étiez là après plus besoin.
- *Il vous faisait un contrôle général de quoi ?*
- Contrôle général, il faisait analyse de sang, il faisait des radios, il nous a fait un contrôle bien, bien approfondi pour voir si on avait quelque chose.
- *Vous avez dû payer pour ce contrôle ?*
- Je crois pas, je crois que ça c'était rentré dans l'assurance, peut-être, c'est pas possible. On n'avait pas d'argent, [si] je devais payer ce contrôle-là. Non non je crois pas.
- *Vous avez dû faire cela combien de temps après votre arrivée ?*
- Tout de suite, tout de suite, oui. *Ana, née en 1952*

Mais là ils faisaient... à l'époque il fallait faire un contrôle médical et se faire vacciner pour la tuberculose. [...] Après le contrôle sanitaire on l'a passé à la frontière mais après j'étais obligé d'aller à Berne, tout en bas tout près de la fosse aux ours, à gauche il y a une ruelle de la Croix-Rouge sais pas quoi. On s'est fait vacciner pour la tuberculose. *Carlos, né en 1936*

... un véritable choc pour les femmes

Grâce à nous entretiens, et ce point est à souligner, nous avons eu la possibilité d'en savoir davantage sur le ressenti des témoins par rapport à ce contrôle sanitaire effectué au moment de passer la frontière.³³ Nous avons relevé plus haut que les femmes ont gardé le souvenir de garde-frontières froids dans leur attitude et secs dans leurs méthodes de travail vis-à-vis des travailleurs nouvellement arrivés. Ce n'était pourtant rien à côté du véritable choc qu'elles ont subi au moment d'effectuer les examens médicaux nécessaires pour continuer leur voyage. C'est donc là une nouvelle perspective qui nous est offerte car les historiens – s'ils se sont effectivement déjà arrêtés quelque peu sur le passage de la douane – ne se sont pas encore proprement intéressés aux sentiments éprouvés par les hommes et les femmes qui ont dû se soumettre à tous ces tests pour pouvoir obtenir la précieuse autorisation qui leur permettrait de franchir la douane. Ainsi, cinq des femmes avec qui nous nous sommes entretenus nous ont fait part de leur profond malheur au moment de se présenter au contrôle sanitaire. Pour elles, reporter ces événements a souvent été l'un des moments forts de leurs récits et montre que, parfois plus d'un demi-siècle après, cet épisode leur a laissé des traces. Cette expérience porte tout d'abord atteinte à leur intégrité physique. Elles ont en effet difficilement vécu le fait de devoir se dévêtir, même partiellement, alors qu'elles venaient d'un pays aux mœurs encore austères et où la pudeur était de rigueur, surtout pour les femmes. Se déshabiller, même partiellement, se faisait normalement dans l'intimité la plus stricte. Mais, à la frontière suisse, elles se retrouvent brutalement à moitié nues devant des dizaines de personnes et parfois, semble-t-il, en présence d'hommes.

- Oui, oh oui on était comme des moutons. Un derrière l'autre et puis tout déshabillés, moi je me gênaï, je me gênaï, gênaï beaucoup. Je, je pleuraï, je disaï à ma sœur « écoute je veux pas, je veux pas, je veux rentrer » et... moi que j'étaï tellement...même il y avai ma mère, une pudeur que j'avai [...].

Et puis, non non mais je me rappelle, je me couvraï, je me gênaï. Parce que je trouvaï que c'étaï, c'est inhumain de faire ça, inhumain. Si c'est une chose que je suis révoltaï, c'est ça. Ça c'est, c'est

³³ Dans *Siamo Italiani* d'Alexander J. Seiler, lors de la visite sanitaire à la frontière, le commentaire très court et presque monocorde qui accompagne les différents plans-séquences de ce moment ne souligne que mieux la banalité d'une pratique qui se veut purificatrice. Le documentaire pose, déjà en 1964, un regard critique sur la situation des travailleurs étrangers venus en Suisse. Si à l'époque le film semble rendre compte d'une certaine résignation des migrants face à cet instrument bureaucratique qui est un filtre supplémentaire à leur passage, il ne leur donne pourtant pas la parole pour récolter leurs impressions à ce sujet.

quelque chose qui me révolte. Parce qu'on est pas des bêtes, on est des personnes, on était des personnes. On était tous là, voilà. Tu te déshabilles, tu attends.

- *Donc les femmes, comme vous étiez quand même toutes nues, c'était des gardes-frontières femmes qui s'occupaient de vous ou bien ?*

- Oui, oui. Seulement, nous, il y avait un homme. Moi je me rappelle que j'avais dit à ma sœur « et puis ce monsieur, c'est un homme » *io lui hé dicho* [moi je lui ai dit], moi j'ai dit à ma sœur « et puis cet homme il fait quoi là ? ». Et puis ma sœur me disait « on est tous la même chose, continue, arrête, dis rien ».

- *Il y avait des interprètes ou des indications en espagnol pour vous aider un petit peu à ce moment-là ?*

- [...] Et moi je me rappelle que, à un certain moment, moi je suis tombée. Je sais pas ce qu'il s'est passé. C'était la fatigue, j'étais pas bien, ça si si. Et puis tout d'un coup, j'avais (émue), je suis tombée. Et ma sœur elle m'a dit « écoute, écoute », ça je me rappelle et je sais très bien (émue) oui. Quelqu'un qui parlait espagnol, j'entends quelqu'un qui me disait « vous avez mal ? vous avez mal ? ». Et puis, ah je pensais que j'allais pas pleurer mais (pleurs)... et puis je sais qu'ils m'ont donné quelque chose à boire, quelque chose je devais avoir des gardes. Et puis c'est vrai que tout à coup, j'avais mis une jaquette, par-dessus,... et puis les gens qui avançaient [...]. Et puis après on a passé ma sœur et moi. Ma sœur elle avait peur qu'il m'arrive quelque chose. Et puis on est passées les deux, en même temps que les autres. Et puis après voilà. *Laura, née en 1944*

C'était très long. Le voyage était long, interminable. Et puis après ben le choc de la frontière. T'arrives, t'as comme des gendarmes là, ils parlent une langue que tu comprends rien du tout. Ils te ménagent pas tellement. T'es un peu comme... ils te mettent tous dans une pièce. Et puis après ils viennent, ils t'appellent, ils te prennent comme ça et paf ils te déshabillent, ils font des... ils t'auscultent, contrôle médical, tout, les oreilles, les pieds, tout tout tout. Même que tu devais apporter des certificats médicaux et tout hein, tu devais venir avec toute une paperasse que tu devais apporter, comme t'avais bien des cartes de vaccination.³⁴ Mais bon ils faisaient un contrôle. Ça c'était un voyage très long et tu savais pas où t'allais. Mais bon, t'étais quand même en confiance parce qu'accompagnée de tes parents. Et puis bon après arrivés à Genève et puis ce contrôle. *Marta, née en 1956*

[...], on m'a pris à moi dans un côté, avec les femmes. Les femmes d'un côté, les hommes d'un autre côté. Ça c'était déjà la première chose, voilà, négative pour la Suisse. On est arrivés et puis, avec les papiers, ils vous disent... vous comprenez pas et puis il y avait une personne qui traduisait, qu'on devait s'enlever tous les habits pour passer dans des machines. Ça c'était déjà la première catastrophe, parce que, ouais, c'était dur pour moi, vous savez, nous, à ce moment-là on se découvrirait même pas (montre ses bras), tout était, ouh, caché. On devait rien montrer et d'un coup, ça c'était dur. Ça c'est le plus dur c'est pour ça, mon mauvais souvenir c'est quand je suis arrivée là, voilà. Ça a commencé là à la frontière. On passait là tout nus, on vous faisait ces photos. Si vous étiez bien vous passiez, si vous aviez un problème c'est dehors. Ils s'en foutaient. C'était un peu inhumain un peu en ce moment. C'est le négatif de l'émigrant c'était ça. [...]

[...] nous aujourd'hui comme je vous dis, les enfants avec les parents ils enlèvent quelque chose, pas de problème, ils vont aux toilettes ensemble, à la douche. Pas de problème. Mais en ce moment-là tout était caché, moi j'avais jamais vu ma maman déshabillée. Alors... c'était... voilà, on se cachait, on mettait pas de gros décolletés, c'était... voilà, c'était un peu... *Sara, née en 1943*

³⁴ Effectivement, un premier contrôle pouvait avoir lieu en Espagne suivant les cas. Selon l'accord passé entre la Suisse et l'Espagne en 1961, dans la situation du recrutement collectif de plusieurs travailleurs, un premier contrôle devait avoir lieu en Espagne (article 4 de l'accord). Dans le cadre d'un recrutement nominatif, un premier contrôle pouvait avoir lieu en Espagne si l'employeur le demandait (article 5). Dans les deux cas, les travailleurs espagnols devaient de toute façon passer le contrôle sanitaire au moment d'entrer en Suisse. « Accord entre la Suisse et l'Espagne sur l'engagement de travailleurs espagnols en vue de leur emploi en Suisse, 2 mars 1961 ». Consulté sur : <https://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/19610027/index.html>, le 7 janvier 2016. Les autorités espagnoles réclameront pendant longtemps la suppression du contrôle à la frontière suisse au profit d'un contrôle unique sur sol espagnol, comme cela se faisait avec les travailleurs partant pour la RFA. Voir aussi : *Historia del Instituto Español de Emigración, op. cit.*, pp. 76-77 et 198-199.

Non, non. Et puis ils te faisaient des gestes qu'il fallait tout enlever et puis on restait en enlevant nos vêtements. Ils te faisaient par signes qu'il fallait les enlever, donc pour moi c'était le plus... le plus humiliant. Parce qu'à l'époque il faut tenir compte aussi que j'étais éduquée dans un... par les nonnes... enfin, que par ma famille mais donc tout ce qui était nu c'était un péché, etc. donc pour moi me montrer nue complètement devant quelqu'un c'était très violent. C'était vraiment très violent. *Lucia, née en 1953*

Ces quatre témoignages soulignent bien l'aspect inhumain de l'examen, ajoutant ainsi une dimension psychologique au drame vécu par les migrantes espagnoles. Le fait qu'elles aient l'impression d'être traitées comme des animaux est souligné par des déclarations comme celle de Laura ci-dessus, « *on était comme des moutons* », « *on n'est pas des bêtes* ». Dans le cas de Sara, c'est même l'un des événements les plus durs qu'elle ait vécu : « *ça c'était le point noir de ma vie, oui c'était ça* ». L'expérience aura même été à ce point mauvaise pour Sara qu'elle la comparera au traitement des prisonniers juifs par les soldats nazis :

Ben, c'était l'horreur pour moi. Pour moi c'était, voilà quoi, je suis tombée de haut, je suis tombée de haut. Tout d'un coup pas de maman, pas de papa, pas de frère, personne là... tout le monde qui parlait quelque chose que je comprenais pas, à part une dame, que c'était une dame, qui nous disait « *ça ou ça, faites ça, faites ça, fais ça* » mais encore assez sec. Vous savez moi j'ai regardé des films de quand il y a eu... les Allemands... ben, moi je me suis sentie quelque part un peu comme ça. Un peu... pffff, nue, qui vous... nue, qui vous enlève déjà, qui... Aujourd'hui je m'en fous, aujourd'hui je peux m'enlever, ça me fait rien du tout. Mais vous savez à ce moment c'était... c'était, ouais... c'était ce qui s'est passé en Allemagne... moi des fois je vois ces films et puis j'ai, ça me revient cette frontière à moi, parce que c'est, c'est inhumain quand on doit vous dire « *enlève...* ». Ouais. Ça c'est... c'était le point noir de ma vie c'était ça. *Sara, née en 1943*

En outre, l'absence d'interprètes ou d'indications en espagnol ajoutait à la confusion du moment : « *En fait, pour moi le plus dur c'était ne pas comprendre exactement ce qu'ils voulaient* » (Lucia). Le malaise ressenti dérange même au point de leur faire perdre la notion du temps comme le montre respectivement les propos de Marta et Lucia : « *ça a quand même duré, moi j'ai trouvé long mais c'était peut-être pas... je sais pas combien de temps* », « *pour moi c'était énorme, c'était très très long étant donné ma pudeur... oui comme j'ai ressenti ça c'était très long. Mais peut-être ça a duré 10 minutes hein* ». Le choc aura été d'autant plus rude qu'aucune ne s'attendait à passer un tel contrôle, n'ayant pas été prévenues : « *c'était un peu la surprise. On m'avait pas averti qu'on allait avoir ça. Parce que comme on avait nos papiers qu'on devait apporter et puis tout on pensait qu'on passerait comme ça. Et puis « stop, non, il faut... »* »³⁵ (Marta), « *non moi je pensais arriver ici à Fribourg pour mon travail dans le train et fini terminé. J'avais même pas pensé qu'on devait montrer le passeport à la frontière comme ça. Vous voyez, je venais, vraiment... pfff... voilà* » (Sara). Ces déclarations prouvent à quel point de nombreux travailleurs arrivaient mal préparés et peu ou pas informés de ce qui les attendaient une fois à la frontière. Emotionnellement, le choc aura surtout été rude pour les femmes. A l'exception notable de Paula qui déclare : « *c'est vrai que je l'ai plus dans la mémoire ce contrôle* ». Il faut dire que Paula arrive en Suisse plus tard que les autres témoins et effectue probablement cet examen dans le nouveau bâtiment construit à cet effet par les autorités suisses pour répondre aux exigences répétées de l'Espagne d'améliorer les infrastructures hébergeant le contrôle sanitaire. En ne s'attardant pas sur le sujet, il apparaît que les hommes n'ont pas été dérangés outre mesure par le contrôle sanitaire. Cela s'observe facilement à travers l'exemple de la perception qu'en a eue Carlos qui « *trouvai[t] ça normal* » :

³⁵ Même les parents de Marta ne semblaient pas s'attendre à ce que leurs enfants doivent passer le contrôle sanitaire au moment de se présenter à la frontière.

Il y a une chose, ça c'est le côté que je vois négatif, un peu. Pas beaucoup, parce que pour moi c'est normal qu'il faut, qu'il doit avoir... quand on rentre dans un pays il faut avoir des contrôles sanitaires et toutes sortes de contrôles. Moi je suis pour. C'est pas que je suis contre, pas du tout. [...]
Ah le contrôle sanitaire à Genève, je me rappelle pas grand-chose parce que bon c'était qu'on faisait la queue, oui, c'était beaucoup... mais, ni bon ni mauvais. Pour moi, je trouvais normal. *Carlos, né en 1936*

Pablo s'étend encore moins sur le sujet et Alejandro devra effectuer un contrôle chez le médecin cantonal quand il décidera de poursuivre ses études.

Le projet initial face aux réalités du pays d'accueil

En venant en Suisse, nos témoins avaient généralement l'idée d'y travailler un moment puis de rentrer au pays, comme l'explique par exemple Ana : « *Venir quelques années et gagner un peu d'argent et partir. On avait en tête de partir toujours* ». Ainsi, ce qui frappe, c'est l'apparent manque de réflexions entourant le projet migratoire. Ce dernier peut aussi se former une fois arrivé en Suisse, une fois que le migrant a été confronté à son nouvel environnement et qu'il réalise tout le potentiel qu'il peut en tirer, comme cela a été le cas pour Carlos :

Mais, idée précise [avant de partir], aucune. Seulement, j'avais pas une idée précise quand je suis venu en Suisse mais quand j'ai constaté que la façon de vivre en Suisse c'était comme moi-même je la voyais alors j'étais donc convaincu que j'avais fait le choix juste. *Carlos, né en 1936*

L'idée de gagner de l'argent est à peu près présente chez tous les témoins venus pour travailler. Les motivations qui entourent ce gain paraissent vagues bien que triviales : aider la famille restée en Espagne, économiser pour pouvoir s'acheter un bien immobilier. Dans le cas de Paula, nous voyons que toute la famille s'est impliquée pour concrétiser ce dernier objectif. Chez Sara, nous constatons que cela a pu sembler être une entreprise facile qui lui permettra de rapidement repartir.

- Moi j'avais pas trop de projet, gamine que j'étais, ignorante (rire), c'était gagné le plus pour aider la famille... à construire une maison que d'ailleurs ils ont construit après.

- *Vous étiez la seule à participer ?*

- Non tout le monde participait, tout le monde. *Paula, née en 1956*

De toute façon je vais gagner beaucoup d'argent, et puis je vais retourner vite en Espagne, je vais acheter un appartement, je vais... voilà, c'était le rêve de la petite fille, de, chez nous on dit « *el sueño de la lechera* » [le rêve de la laitière]. Voilà, c'était le *sueño de la lechera*, moi j'avais fait beaucoup de, voilà. La maison, des jolies choses, de ça parce que j'allais gagner beaucoup d'argent, et j'allais retourner vite en Espagne. Voilà, c'était ça mon... moi je suis venue comme ça en Suisse. *Sara, née en 1943*

Nous avons déjà dit plus haut que venir en Suisse pouvait être perçu comme permettant une certaine émancipation. Lucia pensait ainsi pouvoir y étudier. Dans le cas de ceux qui viennent avec leurs enfants, les parents voient également la possibilité d'offrir quelque chose de mieux à leurs enfants, comme en témoigne Marta.

Mon projet c'était de gagner un peu d'argent, d'aider mes parents économiquement, faire mon bac, parce que j'avais toujours en tête de faire mon bac et retourner en Espagne avec un peu des économies et faire des études de médecine. C'était mon projet. *Lucia, née en 1953*

[Mon père] Il voulait à tout prix que mon frère et moi puissions étudier et avoir une vie qui nous permette de vivre plus confortablement que lui. Il avait dû ramer toute sa jeunesse dans les travaux durs et tout ça. C'était ça son but. *Marta, née en 1956*

Mais même dans le cas de Marta ses parents sont venus en Suisse avec l'idée de repartir ensuite en Espagne. C'était d'ailleurs l'intention première de tous nos témoins qui pensaient rester en Suisse

pour une durée allant d'une année à sept ans environ, à l'exception de Carlos qui insiste sur le fait qu'il n'en savait rien.

[...], oh oui, moi je voulais rentrer mais après ma sœur elle a trouvé là son mari et puis elle me disait « écoute, tu restes ici » et puis après ça j'ai fait connaissance avec mon mari, ça fait 50 ans qu'on est mariés. Ça la vie, c'est... *Laura, née en 1944*

Normalement, tous les Espagnols, bon pas tous mais une grande partie on pensait de rester en Suisse environ 5-6 ans. Avec ça on pouvait acheter l'appartement là-bas. Avec 5-6 ans de travail on arrivait à acheter l'appartement là-bas.

Oui ça c'était 5-6 ans des choses comme ça, 7 ans. Alors quand on venait on, ouais on pensait de rester 7 ans là. Mais maintenant il me semble que ça fait beaucoup plus hein (rire). *Pablo, né en 1952*

- Vous pensiez venir seulement pour quelques années en Suisse ?

- Pas du tout. Je n'avais pas une idée, aucune idée quant à la durée du temps. *Carlos, né en 1936*

Retour sur les perceptions d'avant la migration

Après ces premières considérations sur le projet initial qui nous montrent que dans la plupart des cas la venue en Suisse ne devait être l'affaire que de quelques années, la présence de nos témoins s'est inexorablement étendue jusqu'à nos jours. De nombreux facteurs ont participé à cette prolongation, comme un coût de la vie plus élevé qu'en Espagne qui ralentit la constitution d'une épargne suffisante pour rentrer au pays et ce malgré un rythme de travail soutenu. Ceci nous renvoie à la perception qu'ils se faisaient de la Suisse avant de venir. Quand nous leur avons posé la question « *quelle image aviez-vous de la Suisse avant de quitter l'Espagne ?* », nous pensions bien que certains nous parleraient des clichés usuellement perçus, ce qui fut le cas : « *Je savais que c'était le pays du chocolat (rire)* » (*Alejandro*), « *On gagnait de l'argent et il y avait du travail et c'est tout* » (*Ana*). Certains en avaient peut-être un peu entendu parler – notamment par des proches qui s'y étaient déjà rendus – ou en avaient même vu quelques photos.³⁶ Plusieurs témoins ont déclaré ne rien en savoir ou presque. A tel point que cela a parfois donné lieu à des situations cocasses comme dans le cas de Carlos dont la mère s'inquiétait pour son futur bien-être vestimentaire :

Donc, c'était en été. Et en été on a parcouru la ville de Valence, le centre, pour chercher un pull comme ça (montre sa jaquette et monte son col). « Ecoutez, on aimerait un pull en laine, très gros, que mon fils – ma mère – mon fils il va partir en Suisse et en Suisse il fait très froid ». L'idée de ma mère c'était qu'en Suisse ils étaient tous gelés. Alors et puis on a cherché partout un pull en laine et les gens disaient « mais, madame, on est au mois de juillet, on est en plein été, que vous voulez donc de la laine en plein été à Valence, Valencia, que c'est terriblement chaud ». *Carlos, né en 1936*

Mais ce qui a été plus intéressant à constater c'est que plusieurs de nos témoins, même s'ils n'avaient pas une grande connaissance de ce qui les attendait en Suisse, avaient des sentiments plutôt positifs sur ce pays qu'ils n'avaient jamais vu. Alejandro a pu mettre en avant la réalité démocratique de son futur pays d'accueil. Lucia a expliqué qu'elle savait qu'elle pourrait y réaliser son rêve de poursuivre des études – comme nous l'avons déjà vu plus haut, cela corroborait avec son désir d'émancipation. Carlos a assuré ne rien en savoir mais le fait de rapidement recevoir une réponse affirmative à son offre spontanée lui a fait forte impression. Quant à Sara qui en avait une vision paradisiaque, à l'écouter nous pourrions croire que la Suisse jouissait d'une bonne réputation dans les Asturies où, à ses dires, le pays était connu pour ses centres hospitaliers ou de convalescence dans lesquels venaient se faire soigner des clients étrangers. En revanche et toujours selon Sara, dans sa région d'Espagne la Suisse n'était pas perçue comme un pays où trouver du travail au contraire de la République fédérale d'Allemagne voisine.

- Ah le paradis !

³⁶ Comme cela a été le cas de Paula dont la sœur, religieuse en Suisse, lui avait montré quelques photos.

- Ah oui, vous pensiez ça ?

- Ouais. Ouais, pour nous la Suisse c'était le paradis. J'sais pas, parce qu'on allait trouver, j'sais pas. C'était riche, la Suisse c'était riche. Bon climat parce que les gens riches... Voyez nous on avait déjà une idée de que la Suisse elle était riche. Parce que les riches espagnols ils venaient en Suisse en vacances et puis ils venaient se soigner, s'ils avaient une maladie des poumons ils venaient ici se soigner. Alors à Bourguillon il y avait un pensionnat que moi j'ai connu encore, vous pas, c'était petit quand ils l'ont fermé. Mais il y avait plein d'Espagnols là, qui venaient étudier. Voilà, ils venaient faire des études... c'était, c'était bien quoi. Venir en Suisse, pour les Espagnols c'était, whaa ! Voilà, un plus. Voilà, c'était pas l'Allemagne. L'Allemagne c'était pour travailler. Vous voyez l'Allemagne on la voyait plutôt... voilà, travailler. Si vous disiez « je vais en Allemagne » je savais que c'était pour travailler. Tandis vous allez en Suisse c'était pour les vacances, les riches. Voilà. La Suisse pour nous c'était ça. Sara, née en 1943

Conclusion

En revenant sur les principaux résultats de recherche, il nous faut souligner en premier lieu l'extrême pauvreté qui a été le lot quotidien de nombreux Espagnols au sortir de la guerre civile et jusque dans les années 1960. La dureté des conditions de vie dans un monde encore largement agricole, où de profondes inégalités perdurent et dans lequel les changements socioéconomiques sont très lents voire nuls ne pouvait qu'encourager une partie de la population à aller tenter sa chance ailleurs. Les migrations internes à l'Espagne n'étaient que la première étape d'un mouvement migratoire beaucoup plus large, rendu possible par l'ouverture des frontières du pays, la ratification d'accords par le gouvernement franquiste avec des Etats européens – dont la Suisse – et les visées du nouveau plan économique espagnol qui allaient permettre – pousser pourrait-on dire – des millions d'hommes et de femmes vers les pays les plus industrialisés du continent.

Le manque de débouchés était bien réel non seulement pour les catégories les plus pauvres mais également pour celles et ceux qui avaient eu une formation supérieure. Pratiquement tous les témoins en attestent. Ce qui ressort ici, c'est avant tout le défaut d'opportunités : même si tous nos témoins – sauf Marta, trop jeune – ont exercé un travail en Espagne avant de venir en Suisse, ils n'en étaient souvent pas satisfaits. Si certains ont fait cette analyse parfois de nombreuses années plus tard, d'autres ont clairement ressenti l'injustice profonde de cette situation au moment même où ils la vivaient : les conditions rendaient les inégalités difficilement surmontables et ne permettaient pas d'accéder à un travail où l'on gagne bien sa vie. Souvent contraints d'arrêter très tôt une scolarité déjà morcelée, ils ont rapidement été mis au travail pour des salaires misérables. A cela s'additionnaient des conditions de travail peu motivantes qui profitaient à tous sauf aux témoins et à leurs familles. Dans ce cas, l'émigration leur apparaissait comme une possibilité d'ascension sociale par l'obtention d'un vrai poste de travail. Mais ils pouvaient également partir dans l'objectif de contribuer à l'entretien de leurs proches. Les aspirations personnelles des témoins n'étant non pas tant réfrénées par leurs familles que par la situation nationale de l'Espagne des années 1950'-1960', leur départ à l'étranger répondait aux exigences de la solidarité familiale.

Au vu des récits recueillis, nous pouvons constater que le processus de décision a souvent été influencé par des éléments extérieurs à leur propre perception de la Suisse : présence de familiers ou de connaissances sur place, obtention grâce à eux d'un contrat de travail, possibilités d'hébergement. Le choix était plus autonome lorsqu'il s'agissait d'un homme que d'une femme, celle-ci étant plus dépendante des décisions de sa famille – voire seulement du chef de famille. La Suisse s'est imposée d'elle-même, sans qu'une autre destination ne soit envisagée. Nous avons

également relevé l'impréparation générale de nos témoins ; tout au plus prenaient-ils des cours de français.

A l'arrivée en Suisse, les manières rudes des garde-frontières, le choc du contrôle sanitaire ont surtout été soulignés par les femmes, qui ont vécu un véritable traumatisme pour la majorité d'entre elles. Celles-ci, encore de jeunes femmes à ce moment-là, en ont été marquées dans leur intégrité physique et psychologique. Surprise, incompréhension, malaise, crainte, sensation d'être traitées comme des bêtes, voire d'un retour aux méthodes fascistes de la Seconde Guerre mondiale sont autant d'impressions ressenties sur le moment ou de rapprochements qu'elles ont faits après coup. Sans l'apport de l'histoire orale, il nous aurait été impossible d'en rendre compte.

Il existe à ce jour peu de témoignages de ce genre concernant les migrants espagnols en Suisse. En outre, certains – plus que ce à quoi nous nous attendions – sont passés en tant que touristes. Ils ont néanmoins tous réussi à faire plus ou moins rapidement régulariser leur situation une fois déniché un premier travail avec contrat. Il apparaît ici qu'il s'agissait d'une pratique plutôt répandue. A terme, ils n'ont pas coupé court au contrôle sanitaire. Le projet initial, devant permettre la constitution rapide d'un capital confortable, se transformera en un séjour de longue durée dans le pays d'accueil. Ceci nous renvoie au peu de connaissances préalables de leur futur pays d'accueil dont ils avaient pourtant un sentiment plutôt positif avant leur venue.

De nombreux thèmes pourraient encore être creusés, comme la question des enfants cachés – certes sensible. Ou nous pourrions encore emprunter une approche plus « sexuée », vu les résultats « prometteurs » que nos entretiens nous ont apportés sur ce point. En outre, si nous avons traité de ce sujet en interrogeant des ressortissants espagnols, il serait d'un grand intérêt d'effectuer une approche similaire mais sous l'angle des différentes communautés qui composent le pays ibérique – on sait par exemple que les Galiciens³⁷ ont représentés une part importante des Espagnols présents en Suisse ou encore que la Catalogne a connu une très forte émigration de ses autochtones. Dans une perspective plus transnationale, il serait également relevant de comparer les résultats d'une recherche telle que la nôtre avec les histoires orales d'autres communautés étrangères – en provenance du Portugal, d'ex-Yougoslavie, etc.

Nous ne sommes pas les premiers à adopter une telle approche par l'histoire d'en-bas. Mais notre travail démontre une fois de plus à quel point une telle recherche est nécessaire non seulement pour comprendre les enjeux migratoires mais aussi pour saisir les difficultés inhérentes à l'intégration et s'interroger sur les politiques migratoires qui ont cours aujourd'hui. Nous insistons sur le fait qu'une telle démarche est d'autant plus nécessaire que les témoins de cette page d'histoire – qui est finalement autant celle des Espagnols de Suisse que celle des Suisses – commencent à se faire plus rares. D'où une certaine « urgence » pour les historiens à s'y intéresser. Nous espérons que cet article aura permis, au moins partiellement, à mettre en avant le vécu et le ressenti d'une communauté qui – même si elle se fait numériquement plus discrète aujourd'hui – fait désormais partie intégrante du tissu social helvétique. La présence espagnole s'est souvent traduite en termes d'enjeux économiques pour le pays hôte, mais nous ne devons pas oublier qu'il s'agit avant tout d'hommes, de femmes – d'enfants aussi – dont la présence en Suisse ne peut se résumer uniquement en termes de forces de travail.³⁸

³⁷ Voir à ce sujet les travaux réalisés par Calvo Salgado, déjà cités plus haut.

³⁸ Max Frisch écrivait déjà en 1965, dans la préface du livre d'Alexander J. Seiler, une tirade qui restera célèbre : « *Man hat Arbeitskräfte gerufen, und es kommen Menschen* » – « *Nous attendions des travailleurs, ce sont des hommes qui sont venus* ». Voir : *Siamo Italiani - die Italiener : Gespräche mit italienischen Arbeitern in der Schweiz*, Zürich, EVZ-Verlag, 1965, p. 7.

Bibliographie indicative

- ARLETTAZ, Silvia et G erald, *La Suisse et les étrangers : immigration et formation nationale (1848-1933)*, Lausanne, Editions Antipodes & Société d'Histoire de la Suisse romande, 2010.
- ARLETTAZ, Silvia, « Immigration et présence étrangère en Suisse : un champ historique en développement », in *Revue suisse d'histoire*, 2011, pp. 193-216.
- BABIANO, José et FARRÉ, Sebastián, « La emigración espa ola a Europa durante los a os sesenta : Francia y Suiza como países de acogida », in *Historia Social*, n 42, 2002, pp. 81-98.
- BERTAUX, Daniel, *Le récit de vie : l'enquête et ses méthodes*, sous la direction de François de Singly, Paris, Armand Colin, 2010 (2005).
- BOLZMAN, Claudio, FIBBI, Rosita *et alii*, avec la collaboration d'El-Sonbati, Jasmin et Esaki, Elisabeth, *Secondas – Secondos : le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*, Zurich, Seismo, 2003.
- CALVO SALGADO, Lu  Manuel, « Lembranzas da fronteira su za. Entrevista cunha emigrante galega », in BOULL N Agrelo, A. I. (ed.), *Novi te ex nomine. Estudos filol gicos ofrecidos ao Prof. Dieter Kremer*, Fundación Barrié de la Maza, Coruña, 2004, pp. 623-631.
- CALVO SALGADO, Lu  Manuel, « O proceso de inserción das mulleres galegas no servizo doméstico en Suíza (1970-2000) », in *Estudos Migratorios. Revista Galega de Análise das Migracións*, Vol. II, Núm. 1, 2009, pp. 31-53.
- CALVO SALGADO, Lu  Manuel *et alii*, *Galiza en Suíza : aspectos dunha emigración = Galicien und die Schweiz : Aspekte einer Auswanderung = La Galice en Suisse : aspects d'une  migration*, Coruña, Confederación Intersindical Galega CIG, 2010.
- CALVO SALGADO, Lu  Manuel, « El control sanitario de frontera en Suiza y la política del Instituto Español de Emigración en los a os sesenta y setenta », in *Migraciones y Exilios*, octubre 2009, pp. 57-82.
- CALVO SALGADO, Lu  Manuel, FERNÁNDEZ VICENTE, María José *et alii*, *Historia del Instituto Español de Emigración – La política migratoria exterior de España y el IEE del Franquismo a la Transición*, Madrid, Ministerio de Trabajo e Inmigración – Subdirección General de Información Administrativa y Publicaciones, 2009.
- CANAL, Jordi (dir.), *Histoire de l'Espagne contemporaine de 1808   nos jours : politique et société*, Paris, Armand Colin, 2014 (2009).
- DÍAZ BURGOS, Maria Angeles et NOVAL, Carlos González, *Tal como somos – Autorretrato de los emigrantes españoles mayores de 60 años de la región de Basilea (Suiza)*, Birsfelden, Arco iris, Asociación de Pensionistas del ámbito de Basilea, 2007.
- FARRE, Sébastien, *La Suisse et l'Espagne de Franco : de la guerre civile   la mort du dictateur (1936-1975)*, Lausanne, Editions Antipodes, 2006.
- FERNÁNDEZ ASPERILLA, Ana Isabel, « Estrategias migratorias. Notas a partir del proceso de la emigración espa ola en Europa (1959-2000) », in *Migraciones & Exilios : Cuadernos de la Asociación para el estudio de los exilios y migraciones ib ricos contemporáneos*, N . 1, 2000 (Ejemplar dedicado a : Migraciones : teoría e historia), pp. 67-94.
- FIBBI, Rosita, BOLZMAN, Claudio *et alii*, « Italiennes et Espagnoles en Suisse à l'approche de l'âge de la retraite », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 15, né 2, 1999, pp. 69-93 ; « La famille : une source de légitimité pour les immigrés après la retraite ? Le cas des Espagnols et des Italiens en Suisse », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 17, né 1, 2001, pp. 55-78.
- GARCÍA DELGADO, José Luis *et alii*, *Historia de Espa a – Espa a y Europa*, vol.11, Barcelona, Critica ; Madrid, Marcial Pons, 2008.
- GENDRE, Samuel, « Visages de l'immigration espagnole dans le canton de Fribourg (1960-1980) : Maria, Miguel, Manolo, et combien d'autres... », in *Annales fribourgeoises*, n 77, 2015, pp. 81-93.
- HENCHOZ, Caroline, PRAZ, Anne-Françoise et RUSTERHOLZ, Caroline, « Saisir l'adolescence à travers la microéconomie familiale (1925-1970) », in *Traverse – Revue d'histoire/Zeitschrift für Geschichte*, n 2, 2017, pp. 53-71.
- HUNGERBÜHLER, Hildegard et BISEGGER, Corinna, « Alors nous sommes restés... », MAYR, Marie-Claude (trad.), Berne, Commission fédérale pour les questions de migration CFM, 2012.
- KAUFMANN, Jean-Claude, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin, 2011 (1996).
- MAHNIG, Hans (dir.), *Histoire de la politique de migration, d'asile et d'intégration en Suisse depuis 1948*, Zürich, Seismo, 2005.
- NOIRIEL, Gérard, *Population, immigration et identité nationale : XIXe-XXe siècle*, sous la dir. de Dominique Borne, Paris, Hachette, 1992.
- PIGUET, Etienne, *L'immigration en Suisse depuis 1948 : une analyse des flux migratoires*, Zurich, Seismo, 2005.
- SAYAD, Abdelmalek, « Les trois «  ges » de l'émigration algérienne en France », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, né 15, 1977, pp. 59-79.
- SKENDEROVIC, Damir, « L'immigration en Suisse, une histoire en lente construction », in *Sociétés de migrations en débat*, Claude Hauser, Pauline Milani *et alii* (dir.), Québec, Presses de l'Université de Laval, 2013, pp. 25-40.
- TUSSEL, Javier (dir.), *Historia de Espa a – 2. La Edad Contempor nea*, Madrid, Taurus, 2004.
- VUILLEUMIER, Marc, *Immigr s et r fugi s en Suisse : Aper u historique*, Zurich, Pro Helvetia, 1992 (1987).